12-05-25 BNF DLP 512

N° 337 – Mai 2025 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

PRESSE, RADIO, TV, WEB
UN TERROIR D'INFORMATION PLURIELLE

■ Locaux ou nationaux
NOTRE CARTOGRAPHIE DES MÉDIAS ► P.4

■ Boulevard Barbès
UNE MAISON DES MÉDIAS LIBRES ► P.5

■ Télé afghane
DIFFUSER ICI POUR INSTRUIRE LÀ-BAS ► P.6 ET 7



Éric Durand - Jean-Claude N'Diaye - Lorraine Hellwig

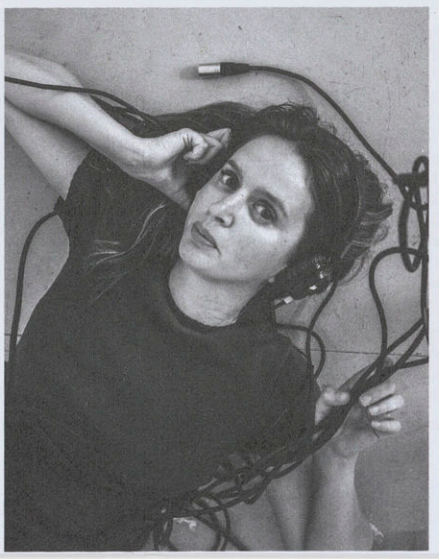
■ HISTOIRE
TROIS CIMETIÈRES SUR LA BUTTE
► P. 18 ET 19

MUNICIPALES 2026 :
TOP DÉPART POUR DEUX ÉLUS LOCAUX ► P. 8



LIBERTO PLANAS
MAÎTRE LUTHIER CONCERTISTE ► P.10

THÉÂTRE
Peau d'Âne, sous les apparences
► P.20



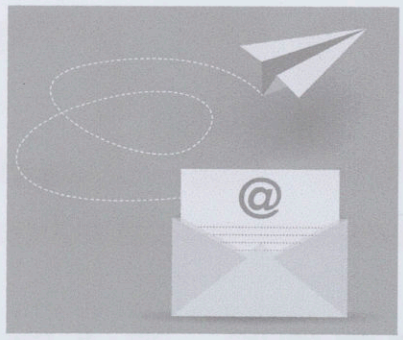
■ PORTE MONTMARTRE
UNE COMPOSITRICE À L'ÉCOUTE DU QUARTIER
► P. 22

édito

À LA VIE À LA MORT

Le journalisme peut-il encore se faire entendre face à la fragmentation de l'information et à la montée des influenceurs ? Cette question était au centre de la soirée de débats et d'échanges à laquelle nous avons été invités fin mars. Organisée par la Maison de la conversation et les Éditions du Faubourg, elle nous a donné l'idée de préparer un dossier sur les médias dans le 18e. Et pour cause, ils sont bien plus nombreux qu'on ne le pense, comme en atteste la cartographie que nous avons réalisée. Ce dossier est l'occasion de rendre hommage à Vivre FM qui a cessé d'émettre récemment, d'évoquer la future Maison des médias libres qui s'implantera dans notre arrondissement et de vous emmener avec nous dans les coulisses de Begum TV, une chaîne de télé par et pour les femmes afghanes. Comme quoi, même s'il y a péril sur l'information, le journalisme de qualité est encore loin d'être enterré.

Terre d'information, le 18e est aussi une terre de repos éternel puisque c'est le seul quartier de la capitale à posséder trois cimetières. C'est pourquoi nous vous proposons une balade historique au Calvaire, à Saint-Vincent et au cimetière Montmartre. Nous vous emmenons également à la rencontre de Liberto Planas, à la fois maître luthier, concertiste et professeur de guitare classique, de Stefania Becheanu, plasticienne sonore qui débute une résidence à la Maison de la musique contemporaine et de Jô-Agnès Mestra, fondatrice de l'association Capoeira Viola dans le quartier de La Chapelle. Enfin, pour les amateurs de culture, on vous recommande chaudement d'aller voir *Une peau d'âne* au Funambule Montmartre. Vous n'allez pas être déçus ! **LA RÉDACTION** ●



Courrier des lecteurs

Dans le numéro d'avril 2025, je lis que *« au 96 rue Philippe de Girard est présent depuis 2013 le tout premier immeuble d'habitation entièrement construit en bois à Paris »*. Quelle ne fut pas ma surprise moi qui habite ce quartier depuis 1982 et qui arpente cette rue depuis ! Je n'avais jamais vu ni le début de cette supposée construction ni son existence actuelle ; et pour cause, comme le montre mon cliché du 3 avril 2025 : cet immeuble d'habitation n'est pas en bois (en tout cas pas en bois apparent !). Serait-il possible d'en savoir plus sur cet entrefilet de la page 3 ? ●

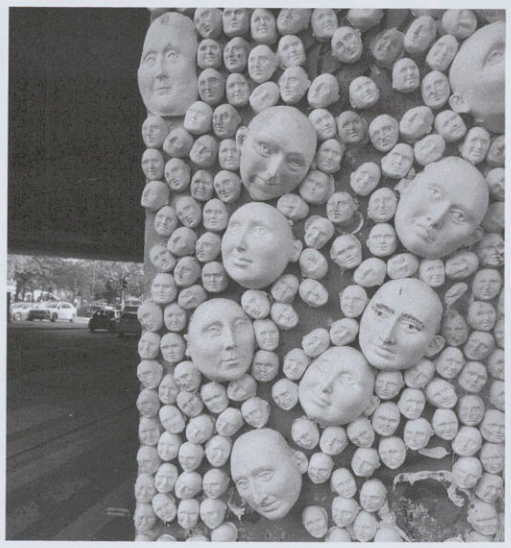
MARIE-ANDRÉE BLANQUE, UNE FIDÈLE ABONNÉE

Chère Marie-Andrée, merci pour votre courrier et votre question fort intéressante. Après une rapide vérification, il s'avère que le dit immeuble en bois n'est pas situé au 96 rue Philippe de Girard mais au 94, juste à côté. Toutes nos excuses pour cette erreur empruntée au *Journal du Grand Paris*.
Pour information, car nous ne l'avions pas précisé, cet immeuble est constitué de trente logements sociaux. Les architectes de l'agence Koz ont conservé un immeuble faubourien très abîmé, sur lequel ils ont greffé un bâtiment neuf 100 % bois qui s'enfonce dans la parcelle profonde de 62 m. Destiné à accueillir quinze logements, l'immeuble ancien sur rue est entièrement restructuré et isolé par l'extérieur.
En revanche, il nous est impossible de vous communiquer le digicode afin d'aller admirer l'extension en épicéa qui est placée perpendiculairement à l'immeuble sur rue. ● LA RÉDACTION

LA PHOTO DU MOIS

Une multitude de masques en plâtre est apparue sur deux piliers en béton porte de Clignancourt. On ne sait pas qui est derrière cette oeuvre originale, mais c'est sans doute un hommage à Jacques Mesrine, l'homme aux mille visages, abattu à quelques mètres de là.

Envoyez-nous vos photos en haute définition à redaction18dumois@gmail.com



William Even

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction
Dominique Boutel, Ismaël Bouttier, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, Béatrice Dunner, William Even, Danielle Fournier, Charlotte Grimont, Joachim Jarreau, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Monique Loubeski, Catherine Masson, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Jean Serillin, Véronique Soulé, Fanta Toureh

Photographies et illustrations
Éric Durand, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Victor Quintard

Relecture
Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique
Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 02 JUIN 2025

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS





©Ilh45

LUNDI IER AVRIL

Ceci n'est pas un poisson d'avril.
Au lendemain de la sortie de l'édition 2025 du *Guide Michelin*, on remarque qu'un restaurant du 18e a reçu une étoile de la part de l'annuaire gastronomique. Il s'agit de Sushi Shunei, rue Audran, à Montmartre, ouvert en 2020 par Chizuko Kimura et son mari. Ce dernier avait obtenu la première étoile de l'établissement en 2021 avant de décéder l'année suivante. En la regagnant quatre ans plus tard, sa compagne est devenue la première cheffe sushi à recevoir une étoile du *Guide Michelin*. Surtout, elle a honoré le serment fait à son mari de poursuivre l'aventure.

MARDI 2 AVRIL

Le mercato des propriétaires de bistrots continue de plus belle en ce printemps 2025. Après le départ des historiques patrons des Trois Frères à la Goutte d'Or *(lire notre article page 15)*, La Vieille Pie, à Marx Dormoy, a ressuscité après que l'ancien gérant a mis la clé sous la porte. Repris par Nord Nord, le bar-restaurant qui lui fait face, ce troquet emblématique de la rue Pajol est donc de retour après un peu moins de trois mois de fermeture. Vive la Vieille Pie.



Maxime Renaudet

MARDI 8 AVRIL

À la veille du quart de finale aller de Coupe d'Europe de football entre le PSG et Aston Villa, des supporters se sont affrontés à coups de poings et de tabouret devant le pub O'Sullivan situé boulevard de Clichy. Dans la foulée, des policiers ont été mobilisés aux endroits de Paris fréquentés par les supporters anglais. Cet affrontement aurait mis aux prises deux clans : d'un côté la Jeunesse Boulogne, un groupe de « boxe » constitué de hooligans du Kop of Boulogne, une frange radicale des supporters du PSG et de l'autre des membres du Aston Villa Hardcore. Dehors !

JEUDI 10 AVRIL

Si la fresque de Charles Gianferrari est toujours menacée de destruction dans le quartier Évangile *(voir notre n°334)*, mais qu'aucune date de démolition n'est encore prévue, à une dizaine de mètres de là, les locataires du 30 rue Tristan Tzara ont découvert les fresques colorées qui ornent les murs de leur parking. Imaginées avec des habitants du coin, ces peintures ont pour objectif de *« refléter l'esprit du quartier et rendre le lieu plus agréable au quotidien »* selon la Régie immobilière de la Ville de Paris.



DR

VENDREDI 11 AVRIL

Bistrot associatif de quartier, le Bar commun continue de proposer une programmation riche en événements variés. Après une table ronde organisée la veille par l'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne (ATTAC), deux concerts se tenaient rue des Poissonniers. La chanteuse Diane, membre du groupe GRIFE (qu'on a vu récemment au FGO-Barbara) et le chanteur Tomi Marx ont joué plusieurs morceaux de leur répertoire dans une ambiance intimiste.



Maxime Renaudet

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

PAR ANNIE KATZ, SYLVIE CHATELIN ET MAXIME RENAUDET

SAMEDI 12 AVRIL

Alerte chauvinisme ! Si un de nos restaurants est désormais étoilé, aucun ne figure dans le top dix des meilleurs couscous de Paris (et ses alentours), établi par le quotidien *Libération*. Le plus proche de nous est en plein cœur du 17e arrondissement. Un véritable affront pour tous les maîtres couscoussiers de notre territoire.



SAMEDI 19 AVRIL

Le bad buzz du mois d'avril s'est déroulé rue Lepic, où des travaux ont débuté. Dans la foulée, plusieurs internautes ont partagé des photos sur lesquelles le bas de l'artère, initialement pavée, est recouvert d'une couche de bitume. La rumeur d'une suppression des pavés s'est répandue à une telle vitesse qu'Antoine Dupont a dû y mettre fin. Interrogé par *Le Parisien*, l'adjoint au maire du 18e en charge des mobilités, de la voirie et de la transformation de l'espace public a révélé que le revêtement en béton n'était qu'une sous-couche sur laquelle reviendront se poser les pavés.

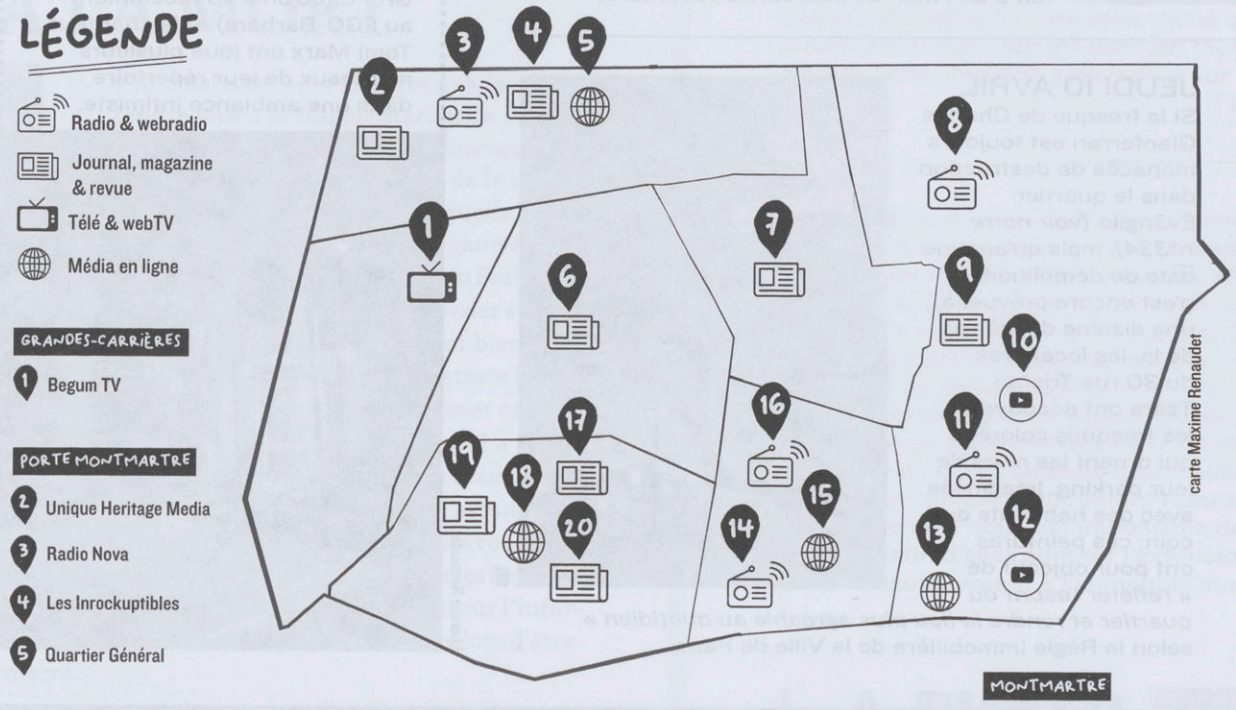
SAMEDI 26 AVRIL

Et si on parlait alimentation dans le 18e ? C'était l'objet d'un rendez-vous organisé à la Maison de la vie associative et citoyenne, par la Mairie de Paris, la Mairie du 18e et Action contre la faim. Cette dernière a présenté un diagnostic territorial de l'environnement alimentaire devant une quarantaine de personnes issues principalement d'associations concernées par cette thématique. Cette étude a mis en lumière une grande précarité de l'arrondissement, en particulier alimentaire, ayant pour conséquence des problèmes de santé comme le diabète. Les propositions faites par les organisateurs convergent vers la mise en place d'une Sécurité sociale de l'alimentation.

DE ROSSO 32713

INVENTAIRE DES RÉDACTIONS ET DES STUDIOS

Notre arrondissement abrite plus d'une vingtaine de médias. D'une grande diversité, ils réinventent à leur manière la diffusion de l'information.



Alors que la concentration des médias et la place de plus en plus grande qu'ils accordent à l'extrême-droite ne sont plus une fiction, d'autres voix médiatiques méritent d'être entendues. Que ce soit au niveau national ou local. Ça tombe bien, depuis 1914, le 18e est un des rares territoires parisiens à manifester une telle activité journalistique locale, notamment en ce qui concerne la presse écrite *(voir notre n° 296)*. Si le papier a perdu en notoriété, il continue de s'illustrer chez nous. En parallèle, de nouveaux médias ont vu le jour. Ce sont des webradios, des webtélés, des sites d'information et parfois même les trois à la fois. Revue d'effectifs de ces médias, petits ou grands, implantés dans notre arrondissement.

Installation de trois groupes de presse

Des magazines nationaux aux journaux locaux, comme le nôtre, en passant par des formats plus insolites, les canards ne manquent pas à l'appel. Dans le 18e, Montmartre est le quartier le plus prolifique en la matière. Car outre *Le Chat noir*, journal littéraire et satirique fondé en 1882, la Butte a vu naître deux magazines en 2020 : celui de la République de Montmartre, *Montmartre en revue* et le trimestriel *Planet Paris Montmartre*, qui n'est autre que le successeur du magazine *Montmartre*, créé en 1987 avant de devenir *Paris Montmartre*. Plus original et plus récent encore, le journal de poche thématique *Là là là*, lancé en 2025, explore le territoire entre La Chapelle et Valentin-Abeille *(voir notre n° 333)*.

La grande nouveauté de ces dernières années réside avant tout dans l'installation de deux groupes de presse dans le 18e. À la porte Montmartre, où *Les Inrocks* et Radio Nova, propriétés du banquier et homme d'affaires Matthieu Pigasse (également actionnaire du groupe *Le Monde*) ont posé leurs valises en 2018, mais aussi à la porte de Saint-Ouen qui héberge Unique Heritage Media. Cette entreprise de médias et d'édition publie des magazines pour les enfants, mais aussi *Epsiloon*, un mensuel d'actualité scientifique lancé en 2021 par d'anciens membres de *Science & Vie*.

Enfin à Lamarck-Caulaincourt, où le groupe So Press s'est installé en septembre 2020. C'est désormais là qu'il édite ses nombreux magazines : le quinzomadaire *Society*, les mensuels *So Foot* et *So Film*, *Tsugi* (sur la musique) ou les plus occasionnels *Tampon* (sur le rugby) et *Pédale*. Le groupe de presse indépendant possède également une régie publicitaire et une société de production de films. Il a même lancé récemment Society +, une plateforme de documentaires en ligne.

Radio et vidéo

Dignes héritières des radios libres du début des années 80, les radios ne sont pas en reste car on n'en compte pas moins de cinq depuis la fermeture de Vivre FM basé dans le quartier Poissonniers *(voir page 5)*. Hormis Radio Nova qui diffuse depuis 1981 des programmes musicaux éclectiques sur la bande FM, toutes les autres émettent uniquement sur internet. Comme Radio RapTz et XV3 Radio 75 à La Chapelle ou Radio Barbès et 3615 Radio à la Goutte d'Or. Pour la plupart associatives, elles ont chacune leur identité et sont bien plus que des stations de radio. On peut par exemple les croiser sur le terrain lors d'ateliers d'éducation populaire ou aux manettes de soirées musicales.

Pour ce qui est de l'audiovisuel, on retrouve Nogo TV, un média de proximité qui diffuse des programmes sur internet *(voir notre n° 318)* et Begum TV, une chaîne par et pour les femmes afghanes *(lire notre article page 5)*.

Enfin, des webmédias et des sites d'information proposant différents types de formats ont vu le jour depuis l'avènement du journalisme numérique. Parmi eux, le média local Goutte d'Or & Vous, animé depuis 2017 par l'association Salle Saint-Bruno, Oldyssey qui propose un nouveau regard sur la vieillesse par l'intermédiaire de vidéos et de podcasts *(voir notre n° 326)*, ou Quartier général. Lancé en 2019 par Aude Lancelin, ex-directrice adjointe de la rédaction de *L'Obs* puis de *Marianne*, le site propose des articles d'actualité mais aussi des vidéos-débats tournées à la Maison de la conversation.

Le numérique a la cote

Si la quasi-totalité des médias recensés sont présents sur les réseaux sociaux – bien souvent pour promouvoir leurs contenus –, d'autres acteurs s'en servent aussi pour diffuser une information de qualité. C'est le cas des Talents du 18, une association qui met en avant les réussites culturelles, professionnelles et sportives de notre arrondissement. Alimentés par Vivien Boyibanga, également rédacteur au *18e du mois* et consultant sportif sur Beur FM et IRM Radio, les réseaux sociaux et le site internet des Talents du 18 permettent de suivre l'actualité locale sous un angle nouveau.

Espérons désormais que tous ces médias sauront créer des ponts et collaborer entre eux. Et qui sait, peut-être en retrouverons-nous certains dans la future Maison des médias libres du 70 boulevard Barbès ?●

MAXIME RENAUDET

BIENTÔT UNE MAISON DES MÉDIAS LIBRES ?

Initialement prévue dans le 11e arrondissement, la Maison des médias libres va voir le jour dans le quartier de Château Rouge fin 2026.

Dix ans après les premières réflexions sur la création d'une Maison des médias libres à Paris, le projet va se concrétiser et s'implanter au 70 boulevard Barbès. Dans un bâtiment de 4 238 m² construit à l'origine pour accueillir la section de quartier de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité. À l'intérieur, seront aménagés trois étages de bureaux en open spaces, un sous-sol de studios de radio et de télévision et un rez-de-chaussée ouvert au public avec un café-librairie, des espaces de réunion, de conférence et de coworking.

Accompagné par « le millionnaire de gauche » Olivier Legrain, qui a fait fortune dans l'industrie, un collectif de médias indépendants avait vu sa candidature rejetée en 2018. Ils visaient, dans le cadre de l'appel à projet « Réinventer Paris 2 », l'occupation d'un ancien poste de transformation électrique situé boulevard Charonne (11e).

À l'époque, la coalition comptait plus de 80 structures et médias partenaires comme Mediapart, Blast, Basta !, Les Jours, SoPress, *Politis*, Reporterre, Street Press ou encore *Alternatives économiques*, *La Revue dessinée* et *Le Monde diplomatique*. L'objectif était alors de créer *« un lieu public de rencontre et d'échange, d'exposition et de formation autour du journalisme, et un lieu professionnel proposant des locaux à des médias unis par la défense de l'indépendance et de la liberté de l'information »*.



Maxime Renaudet

Vivre et enquêter ensemble

Le projet aurait pu donc ne jamais voir le jour. Mais le 25 juin 2024, le Conseil de Paris a voté, à l'unanimité, la vente du bâtiment du 70 boulevard Barbès à un collectif composé d'Olivier Legrain et de la foncière Bellevilles qui réhabilite d'anciens logements, commerces ou espaces d'activités afin d'y développer des projets en lien avec l'économie sociale et solidaire.

Si certains médias comme Mediapart ne font plus partie aujourd'hui de l'aventure, cette dernière a toujours la même visée : renforcer l'écosystème des médias indépendants porteurs de valeurs de pluralisme. *« Je n'ai pas les moyens d'acheter des médias, et je n'ai pas du tout envie de faire ça,* confiait Olivier Legrain au micro de France Inter fin mars. *J'ai envie que ces gens-là, qui sont des petits médias, aient des conditions d'accueil, puissent vivre et faire des enquêtes ensemble et porter une sorte de contre-pouvoir ».*

L'homme d'affaires français, qui se définit comme *« un pauvre petit millionnaire qui met une grande partie de son patrimoine dans un projet »*, a révélé que le permis de construire venait d'être déposé. Par conséquent, les travaux devraient bientôt pouvoir commencer boulevard Barbès, pour une livraison prévue en octobre 2026. Toutefois, Olivier Legrain a laissé entendre sur les ondes que la Maison des médias libres pourrait ne voir le jour qu'en 2027.

Pour l'heure, difficile donc de savoir la date exacte d'ouverture de cette maison inédite ou l'identité des médias qui l'occuperont. D'autant que nous ne sommes pas encore parvenus à nous entretenir avec une des coordinatrices du projet. Mais promis, on en reparle très bientôt. ●

MAXIME RENAUDET





Jean-Claude N'Diaye x2

LA RADIO DES DIFFÉRENCES A CESSÉ D'ÉMETTRE

Installée rue René Clair depuis 2017, Vivre FM a été mise en liquidation judiciaire.

Triste clap de fin après vingt ans d'existence pour cette radio qui s'adressait aux personnes concernées par le handicap, le grand âge ou la maladie *(voir notre n° 270)*. D'autant que la nouvelle est tombée subitement le 3 avril. Le lendemain, Vivre FM – cinquième radio associative de France en 2019 – a cessé d'émettre sur le 93.9 FM (une fréquence qu'elle partageait avec Radio Campus Paris). Pour rappel, il y a huit ans, la radio créée par Anne Voileau avait été cédée à la Fondation OVE. Cette dernière gérait le Centre national d'information sur la surdité, Surdi-Info, qu'elle a arrêté de financer au printemps 2024. Elle était également gestionnaire depuis 2017 de l'EHPAD Robert Doisneau, situé rue René Clair et fermé l'an dernier *(voir notre n° 323)*. Aujourd'hui, faute de repreneur, c'est au tour de Vivre FM de mettre la clé sous la porte. Ses programmes diffusés en ligne ont été stoppés après une dernière émission en direct le 7 avril. *« Un immense gâchis »* a déploré l'ancien directeur de l'antenne, Jason Joubert, sur les ondes de Sud Radio. Avis partagé. ●

M.R.

◀ En mars 2019, nous nous étions rendus dans les studios de Vivre FM pour rencontrer les équipes de cette radio pas comme les autres. Six ans plus tard, ses programmes ont été brutalement stoppés.

BEGUM TV
DES AFGHANES PARLENT AUX AFGHANES

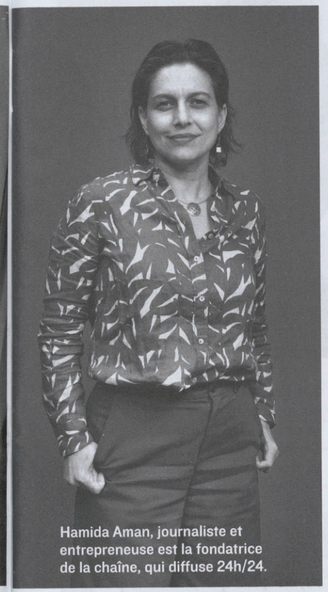
Le 18e abrite les discrets studios d'une télévision conçue à l'intention des femmes d'Afghanistan dont les droits les plus élémentaires sont bafoués depuis le retour au pouvoir des Talibans. Les programmes sont fondés sur l'éducation, la santé et la culture.

Un studio d'enregistrement sur fond vert dans lequel la journaliste Golalai Karimi et son invitée du jour attendent patiemment que Tawfiq Sediqi, le technicien, soit prêt pour débuter l'enregistrement du talk-show. Dans la pièce voisine, Wahija Wahidi prépare sa prochaine émission pour laquelle elle collecte en ligne des reportages produits par l'AFP. Quant à Diba Akbari, elle se maquille consciencieusement face au miroir. Dans quelques instants, elle enregistrera un appel à témoins pour préparer Tabassum, son programme consacré au bien-être et à la santé mentale, diffusé en direct une fois par semaine.

La scène se déroule rue Ordener, dans les studios de Begum TV, deux appartements mis à disposition par la Mairie de Paris. Cette télévision satellitaire, portée par l'ONG Begum Organization for Women, a été conçue pour les femmes d'Afghanistan au printemps 2024. Ses émissions, enregistrées en pachto et en dari, les deux langues officielles du pays, sont destinées à l'éducation (six heures de cours sont diffusées chaque jour, issues des programmes scolaires officiels afghans), à l'information et au divertissement des Afghanes désormais interdites de collège, de lycée et d'université. *« Ici, il n'est pas question de censure,* poursuit Hamida Aman, la fondatrice de Begum TV. *Nos journalistes peuvent s'exprimer comme elles le souhaitent. Et le gouvernement afghan n'est pas en mesure d'interrompre la diffusion par satellite. Près de la moitié des foyers là-bas peuvent nous recevoir. »*



Dans le studio parisien de Begum TV, Golalai enregistre une interview en pachto, une des deux langues officielles d'Afghanistan.



Hamida Aman, journaliste et entrepreneuse est la fondatrice de la chaîne, qui diffuse 24h/24.



Marina demande un conseil à Tawfiq alors qu'elle sélectionne des extraits vidéos pour préparer son émission.





C'est l'heure de la coiffure et du maquillage pour Wahija, qui travaille pour Begum TV depuis quatre mois. Pendant ce temps, la chaîne diffuse une série indienne.

Thierry Necroux x4

À l'origine, une radio

Lorsqu'elle parle de censure, cette journaliste suisse-afghane sait de quoi elle parle. En février, la radio qu'elle a fondée en Afghanistan en 2021 – pour diffuser les programmes scolaires du pays à l'intention des femmes – a été suspendue durant plus d'un mois et deux employés ont été arrêtés. Des ordinateurs, des smartphones et du matériel d'enregistrement ont été saisis. *« On a accusé la radio de diffuser des programmes subversifs, ce qui est faux,* précise Hamida. *Nous nous efforçons de respecter la loi malgré toutes les restrictions imposées* (interdiction de la poésie, pan important de la culture afghane, et de la musique, impossibilité de parler d'amour ou de critiquer la politique du gouvernement, NDLR) *car le service que nous apportons à la population prime. »*

Après avoir grandi et étudié en Suisse, où sa famille avait fui l'occupation soviétique, Hamida est repartie vivre quinze ans en Afghanistan. D'abord comme reporter, en 2002. *« Mais je ne pouvais pas me contenter de cela,* se souvient-elle. *Je voulais m'impliquer dans le développement local, créer des emplois. Il y avait alors beaucoup d'espoir pour que les choses changent dans le pays. »* Elle se lance dans la formation de journalistes puis crée une agence de communication audiovisuelle. Naîtra ensuite en 2012 une radio pour les jeunes. *« Puis je suis revenue en Europe pour élever mes enfants près de ma famille »,* explique Hamida, qui poursuit néanmoins les allers-retours et ses activités au pays.

À Paris, les cinq animatrices et journalistes de la télévision sont réfugiées, ainsi que les deux techniciens qui accompagnent la diffusion des programmes. *« J'étais actrice de cinéma »,* explique Marina Golbahari, 33 ans, qui anime désormais un talk-show et une émission consacrée à la musique sur Begum TV. Inimaginable désormais au pays. *« Je suis arrivée en France dès 2015,* rembobine Marina. *Car déjà à l'époque je subissais la pression des Talibans. »* Golalai, 24 ans, est elle arrivée en 2021. Elle travaillait dans les médias kaboulis. *« J'ai même interviewé le chef des Talibans juste après son arrivée au pouvoir, j'étais la première femme à le faire,* se souvient-elle. *À l'époque, il disait qu'il réfléchissait à ce que le régime allait faire au sujet des femmes. »*

Un vivier d'intellectuelles réfugiées

Après avoir trouvé refuge en France, toutes deux ont travaillé dans la restauration. Marina a aussi tourné dans trois courts-métrages. Puis le projet de Begum TV est venu leur ouvrir d'autres perspectives. *« Quand on a décidé de lancer une chaîne de télévision, nous avons mis des petites annonces pour recruter nos animatrices,* résume Hamida. *Je savais qu'il y avait un vivier d'artistes et de journalistes installées dans l'Hexagone. »*

Les recrues viennent de différentes villes, en fonction des centres d'accueil des demandeurs d'asile, dans lesquels elles ont d'abord été logées. Trouver un logement pour se rapprocher de Paris n'a pas été facile et beaucoup habitent encore en lointaine banlieue. *« C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous voulions des locaux dans le nord de Paris,* observe Hamida. *Pas trop loin des gares du Nord et de Saint-Lazare. »*

Malgré les difficultés de l'exil et la difficulté à vivre seules, pour les jeunes femmes, retrouver une telle situation, alors que beaucoup parlent encore peu français, est un vrai soulagement. *« C'est vraiment super de travailler ici, pour nos sœurs,* explique Marina. *En Afghanistan, elles doivent rester à la maison. Je veux faire en sorte qu'elles se sentent mieux. »* S'émanciper ici pour mieux aider là-bas, un beau projet que Golalai, elle, travaille à compléter par un livre. *« Dedans, je me demande pourquoi les hommes afghans ne veulent pas que les femmes soient libres. »* Une vraie question et un problème de taille que Begum TV s'attache à compenser. ●

SANDRA MIGNOT

ÉDUCATION AUX MÉDIAS : IL Y A DU CHOIX

Depuis plusieurs années, les ateliers d'éducation populaire aux médias se multiplient dans notre arrondissement. Tour d'horizon non exhaustif de ces initiatives indispensables.

Cette année, la semaine de la presse a eu lieu du 24 au 29 mars et a encore été l'occasion de sensibiliser les jeunes à l'information. Journaliste au *Média social* et au *18e du mois,* Noël Bouttier s'est rendu au collège Gérard Philipe pour rencontrer successivement trois classes (une 5e et deux 6e) et répondre à toutes leurs questions sur la presse et le métier de journaliste. Puis pendant les vacances scolaires d'avril, en collaboration avec l'association Étoiles du sol, nous avons participé à un stage médias à la résidence Raymond Queneau dans le quartier de Charles Hermite.

L'atelier presse écrite que nous avons animé a permis aux enfants de se transformer en reporters puisqu'ils ont produit en un après-midi le premier numéro du *Journal de Queneau.* Ce stage était complété par une journée avec deux autres structures locales, Radio RapTz la veille et Ciné Scred le lendemain, permettant ainsi aux participants de se familiariser avec d'autres types d'écritures. D'ailleurs, à propos de RapTz, cette radio réalise de nombreuses interventions dans plusieurs quartiers du 18e arrondissement, que ce soit à La Chapelle, à la porte Montmartre ou à la Goutte d'Or. Dans ce dernier, on peut aussi croiser Radio Campus Paris qui organise régulièrement un cycle d'ateliers avec les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) et le média de quartier Goutte d'Or & Vous (GO&V).

D'autres initiatives plus sporadiques sont organisées ici et là sur notre territoire. Par exemple, dans le cadre des Jeux olympiques de Paris l'été dernier, l'École des métiers de l'information et la Maison de la conversation ont proposé aux 18-25 ans une formation gratuite intitulée « Devenir reporter sportif sur les réseaux ». Pendant trois mois, trente jeunes ont appris à filmer et à monter comme de vrais journalistes reporters d'images.

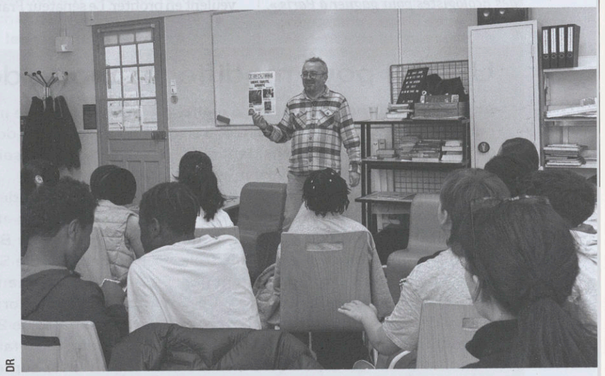
Information et désinformation

Plus récemment, s'est tenu du 29 mars au 12 avril la première édition du festival de décryptage des médias En quête d'info, proposée par le réseau des bibliothèques parisiennes. La bibliothèque Jacqueline de Romilly a accueilli une conférence sur les complots dans l'histoire, tandis que la bibliothèque Robert Sabatier a organisé une rencontre avec une photojournaliste.

Enfin, si de nombreux ateliers ont pour objectif d'initier des jeunes à la production journalistique, d'autres visent à les sensibiliser les jeunes aux fake news. C'est ce qu'a fait le webmédia GO&V l'an dernier avec différentes structures associatives du quartier comme EGDO et l'Espace Paris jeunes la salle.

Pourvu que ça dure. ●

WILLIAM EVEN



DR

Noël Bouttier, membre du *18e du mois,* devant des élèves du collège Gérard Philipe.

MUNICIPALES 2026 BOURNAZEL ET BROSSAT SE JETTENT À L'EAU

À un peu moins d'un an des municipales, les candidats à la Mairie de Paris sortent du bois. Parmi eux, deux élus du 18e.


Thierry Necroux


Samuel Chailleux

Après qu'Anne Hidalgo a annoncé fin novembre 2024 qu'elle renonçait à briguer un troisième mandat, le scrutin de l'an prochain s'annonce plus que jamais indécis. Du côté du Parti socialiste, la primaire parisienne du 30 juin devrait se jouer entre le sénateur Rémi Féraud, soutenu par la maire sortante, et le député Emmanuel Grégoire, ancien premier adjoint. À moins que Marion Waller ne joue la trouble-fête. L'urbaniste de 32 ans – directrice du Pavillon de l'Arsenal – est également autrice et ex-plume d'Anne Hidalgo. Chez les Écologistes, la primaire a été remportée fin mars par David Belliard, qui s'était rallié à Anne Hidalgo lors de l'entre-deux-tours en 2020. Ancien directeur général adjoint de Sidaction, l'actuel adjoint aux transports à la Mairie de Paris l'a emporté au second tour face à Anne-Claire Boux, élue dans le 18e et adjointe à la santé.

Du côté des Communistes, Ian Brossat, sénateur et conseiller de Paris, a lancé sa campagne pour les municipales le 29 mars dernier. Adjoint à la maire chargé du logement de 2014 à 2023, l'élu du 18e s'est déclaré *« prêt et très déterminé à construire le rassemblement indispensable de la gauche et des Écologistes pour gagner à Paris »*.

Unir à gauche ? Voilà aussi le maître-mot de Place publique qui a investi l'ex-conseiller d'Anne Hidalgo, Saïd Benmouffok, lequel est coordinateur de la section parisienne du parti fondé par Raphaël Glucksmann. Mais, contrairement aux Écologistes, pour Place publique – au même titre que le Parti socialiste – il ne sera pas question de s'unir avec La France insoumise. Si le nom de la députée Sophia Chikirou est revenu avec insistance, pour l'heure, aucune candidature n'a été annoncée par le parti de Jean-Luc Mélenchon.

La droite en ordre dispersé

Si à gauche l'union est encore loin de faire la force, plusieurs opposants de droite sont en ordre de marche et veulent en profiter. Le sénateur Francis Szpiner, avocat et candidat à l'investiture des LR, dont le domicile a été perquisitionné mi-avril à la suite de soupçons de *« corruption active et passive »*, mais aussi Pierre-Yves Bournazel (Horizons). L'élu du 18e se lance enfin dans la bataille, lui qui s'était déjà positionné en 2014 et en 2020 avant de se retirer au profit de Nathalie Kosciusko-Morizet puis de Benjamin Griveaux. *« J'assume de ne pas être une star de la politique,* a-t-il concédé au micro d'*Actu Paris* en décembre dernier. *De toute façon, Paris est un cimetière à favoris. »*

Il devra sans doute se battre contre la maire du 7e arrondissement, Rachida Dati, laquelle n'a pas encore officialisé sa candidature. Reste à savoir si la ministre de la Culture, qui aurait récemment repris sa carte chez Les Républicains, sera soutenue par les macronistes. Mais ce ne sera pas le cas de l'ancienne ministre de la Santé, Agnès Buzyn, qui s'était présentée en 2020, ni celui de Clément Beaune. Ce dernier, battu aux dernières élections législatives, a annoncé qu'il souhaitait s'investir pour la campagne des municipales face à Rachida Dati.

Enfin, à l'extrême droite, les dents rayent plus que jamais le parquet. Alors que l'eurodéputé nationaliste Thierry Mariani est déjà investi par le Rassemblement national, Marion Maréchal (Identité et liberté) convoite le siège d'Anne Hidalgo, tout comme l'eurodéputée Sarah Knafo (Reconquête), compagne d'Éric Zemmour, sans oublier le jeune parti d'Éric Ciotti, l'Union des droites pour la République. ● WILLIAM EVEN

Une loi pour modifier le mode de scrutin à Paris, Lyon et Marseille ?

Alors que la durée du mandat de maire pourrait être prolongée d'un an, en raison de la tenue de l'élection présidentielle en 2032 et peut-être de législatives, l'Assemblée nationale a adopté début avril, en première lecture, une loi qui mettrait fin au mode de scrutin spécifique à Paris, Lyon et Marseille. Soit les trois métropoles où les électeurs votent par arrondissements ou par secteurs. Le but de cette loi ? Instaurer deux votes distincts : le premier, qui servirait à élire les conseillers municipaux sur une circonscription unique et, par conséquent, le maire de la ville ; le second, qui donnerait l'occasion d'élire les conseillers d'arrondissement ou de secteur.

Porté par le député Sylvain Maillard (Renaissance) et soutenu par le gouvernement Bayrou, le texte sera examiné par le Sénat le 3 juin, l'objectif du gouvernement étant que la réforme soit effective lors des élections municipales de 2026.

Pour cela, il faudra qu'elle soit adoptée avant le 1er septembre. Un timing difficile à respecter, d'autant qu'au Sénat la droite, majoritaire à la chambre haute, semble opposée à cette loi Paris-Lyon-Marseille. D'autres voix discordantes se sont faites entendre, comme celles d'Emmanuel Grégoire et du maire du 18e, Eric Lejoindre, qui ont cosigné une tribune dans *Le Monde* du 12 mars. Tribune dans laquelle les deux édiles tancent *« une proposition incohérente »* qui *« n'est pas le fruit d'un travail institutionnel, mais plutôt une vaine tentative de tripatouillage du mode de scrutin pour espérer une victoire du camp présidentiel, en 2026 »*. ● W.E.



UNE TAVERNE GRECQUE SANS CHICHI

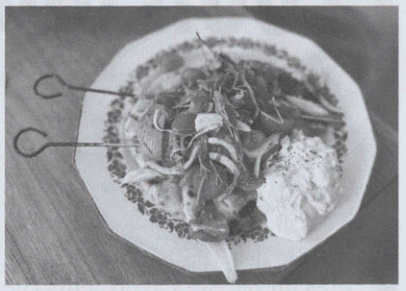
Inscrite au Patrimoine mondiale de l'Unesco, la cuisine hellénique se veut ensoleillée et raffinée. Pour le prouver, rien de mieux que L'Ouzeri, un restaurant qui nous fait voyager.

Les yeux dans le bleu de la devanture, au 41 rue du Ruisseau, je ralentis le pas. Si on n'est pas prévenu, on ne remarque pas facilement l'endroit. Le pays d'Homère se mérite. Un copain m'avait indiqué cette adresse avec délectation. C'est la cheffe franco-grecque Mikaela Liaroutsos qui a ouvert ce lieu en novembre 2021 à deux pas de son bistro Etsi, rue Eugène Carrière, tous deux recommandés par le *Guide Michelin* !

Intriguée, j'ai franchi la porte d'entrée. On peut aussi profiter de la terrasse mais le temps frais m'en dissuade. Bien reçue par des serveurs aimables, je suis conseillée sur la marche à suivre. Ici, on commande des assiettes à partager. La carte est courte et elle suit les produits de saison ; tout est fait maison.

Je choisis d'abord la salade de poulpe (12 €) et du tarama (6,5 €) avec des pitas croustillantes et huilées (2,5 €). Ensuite, j'opte pour une délicieuse merida pita au porc cuit à la broche (photo - 20 €) – il en existe au poulet ou végétariennes accompagnées de pleurotes. L'ambiance est cool, les clients décontractés et le service aux petits oignons. En dessert, comment résister au baklava (9 €) : gâteau au miel très copieux, comme l'ensemble des plats servis dans cet endroit.

Vous pouvez accompagner tout ça d'un breuvage dont les Grecs ont le secret : que ce soit un bon vin bio pendant le repas (à partir de 5 € le verre et 17 € le pichet de 25 cl)



ou un digestif de fin avec le traditionnel ouzo (5 €).

Je m'en vais, satisfaite du bon repas et de l'accueil, avec en bouche la senteur de l'huile d'olive et des herbes méditerranéennes. Et le petit vin grec dans le cœur ! La Grèce à deux pas de chez vous, ensoleillez-vous, le bleu dans les yeux. ● MARIE-ANTOINETTE LECA

L'Ouzeri, 41 rue du Ruisseau, ouvert tous les jours sauf le lundi, de 12 h à 14 h 30 et de 19 h 30 à 23 h.

Bénéficiez de 10% de réduction*

Institut Privé CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES

vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

VENEZ NOUS VOIR À LA JOURNÉE DE LA TERRE ET DU CLIMAT

Le 18e du mois sera présent à la quatrième édition de cet évenement qui se tient pour la première fois au Jardin des traverses, sur la Petite Ceinture. Venez jouer avec le jeu de cartes élaboré et fabriqué par les participants du Common lab de La Chapelle *(voir notre n° 335)* et réfléchir, échanger sur l'écosystème et les enjeux de l'accès à l'alimentation. L'occasion également de rencontrer l'équipe du journal, ainsi que les nombreuses associations et organismes invités (La Maison bleue, Carton plein, Astérya, Coquelicots de Paris, Unis cité, le Felipe, La Goutte verte, Graine et noyau, La Bricolette, l'Agence parisienne du climat) qui proposent des animations pour tous les âges et tous les goûts. Avant de terminer la journée en beauté et en musique. ● SYLVIE CHATELIN

Samedi 24 mai, de 14 h à 18 h, entrée du jardin, croisement boulevard Ney/rue des Poissonniers.

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 26 MAI
A 18 h 30 en mairie.

BROCANTES ET VIDE-GRENIERS

DIMANCHE 18 MAI
Organisé par le Carré Versigny dans les rues Joseph Dijon, Versigny, Sainte Isaure.

SAMEDI 24 MAI
Rue Hermel, organisé par l'Association des parents d'élèves de l'école Hermel dans la rue du même nom.

9 rue Tchaïkovski de 9 h à 17 h par le centre Paris'Anim Jean-Michel Martial, l'ENS Torcy et Les enfants d'Hébert. Réservé aux non professionnels. 01 58 20 58 00

LES 24 ET 25 MAI
Kermesse de Sainte-Geneviève des Grandes Carrières au 174 rue Championnet de 10 h 30 à 21 h samedi et jusqu'à 17 h le dimanche, avec fripes, bijoux, sacs, chaussures, livres... et aussi loto, jeux, concert et restauration.

DIMANCHE 25 MAI
Organisé par le Village Clignancourt autour du square Sainte-Hélène, rues Esclangon et du Ruisseau de 9 h à 19 h, villageclignancourt@gmail.com

LES 31 MAI ET 1ER JUIN
Brocante des Abbesses sur la place et la rue du même nom.

DU 6 AU 24 MAI
Eco-citoyens
Le théâtre L'Étoile du Nord organise ce festival consacré à l'environnement et au vivre ensemble. Au programme : sortie de résidence de la danseuse Sandra Geco, les pièces *Lisière*, *Grand-Chose* et *La fête de fin de saison*, etc. 18 rue Georgette Agutte. Plus d'infos sur www.etoiledunord.com

SAMEDI 10 MAI
Lire
Des histoires à lire ou à écouter pour les petits de 3 ans et plus. Des discussions autour d'un café sur leurs livres coup de cœur pour les adultes. Deux rendez-vous à 11 h à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

Ecrire
Atelier d'écriture autour de Laura Palmer, l'héroïne de *Twin Peaks*, de 16 h à 19 h 30 à la librairie Le rideau rouge, 42 rue de Torcy. Inscription : librairie@lerideaurouge.com

Banquet solidaire
Organisé par Le quartier s'en mêle à La Chapelle de 18 h à 23 h. Apéro-jeux sur l'alimentation dans le quartier, scène ouverte, repas partagé autour des cuisines du monde puis, de 21 h à 23 h, on danse ! Au Shakirail, 72 rue Riquet.

LES 12 ET 26 MAI

Energie
L'association Territoire zéro exclusion énergétique propose deux séances d'information et conseils pour des solutions d'économie d'énergie à 15 h à la bibliothèque Maurice Genevoix.

MARDI 13 MAI

Droit à l'alimentation
Avec Action contre la faim, partages des vécus sur les injustices alimentaires puis ateliers collectifs pour construire des solutions. La Maison bleue, 24 avenue de la porte Montmartre, 9 h 30 - 17 h. Inscription impérative caravalim.org : inscriptionPARIS

MERCREDI 14 MAI

Cuisines
Rencontre avec la journaliste culinaire Farah Keram pour son livre *Cuisines d'Afrique du nord* à 19 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. lareguliere.fr

JEUDI 15 MAI

Biodiversité
Projection-débat du documentaire *L'usage du monde* sur les questions liées à la crise environnementale, bibliothèque Robert Sabatier, 19 h, 29 rue Hermel. www.facebook.com/bibRobertSabatier/

DU 15 AU 17 MAI

Chausser
L'association Atelier Maurice Arnoult, dédiée à la fabrication traditionnelle de la chaussure faite main, fête ses 20 ans. Démonstrations au 8bis rue des Gardes, le 15 de 14 h à 18 h 30. Au Grand Magasin éphémère, 2 boulevard de Rochechouart à 18 h, table ronde sur l'avenir de ces savoir-faire suivie à 19 h 30 de projections et musique. Portes ouvertes aussi dans les autres commerces et ateliers de la rue des Gardes.

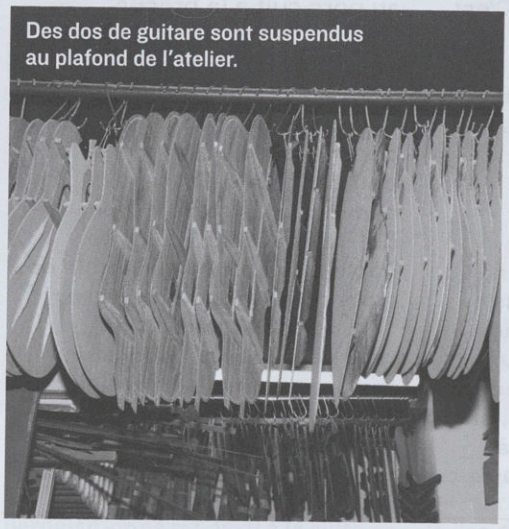
LIBERTO PLANAS, PLUSIEURS CORDES À SON ARC

Franchir la porte de l'atelier de Liberto Planas, entre Barbès et Montmartre, transporte dans un autre monde. Des dizaines d'instruments anciens à cordes pincées ou frottées, chinés dans les nombreux pays qu'il a visités, y sont exposés. Un véritable musée !

Installé dès 1990 à Montmartre près du Bateau Lavoir, puis rue Durantin et, en 2018, à son adresse actuelle, rue Pierre Picard, Liberto Planas est un maître luthier tendance collectionneur. Mais attention, sa boutique ne se résume pas à une exposition.

Au fond se trouve son atelier où il fabrique des guitares et restaure des instruments anciens. Pour un néophyte, c'est une caverne d'Ali Baba où les outils ont tous leur utilité. On y trouve des scies, des rabots, des perceuses, des fraiseuses, des serre-joints, un tas de tubes de colle, de solvants, de teintures... Au plafond sont suspendus des dos de guitare en différents bois : mahogany, érable, palissandre, cèdre... et des éclisses déjà mises en forme.

Les clients doivent être patients car Liberto ne donne pas de délais. En ce moment, il termine des commandes de 2012 ! La restauration d'un instrument ancien demande une étude et un plan de travail très précis : comment faire, avec quoi l'ouvrir ? Il s'aide d'une caméra, de photos, retrouve la trace des anciens maîtres. Son credo : *« il faut le temps qu'il faut »*. Lorsqu'il pose le vernis au tampon au dos d'une guitare, le geste est lent, précis, tout en douceur, en rond et en huit.


Des dos de guitare sont suspendus au plafond de l'atelier.


Des mandolines napolitaines attendent sagement leur propriétaire.


Le geste de Liberto Planas est lent, précis, tout en douceur.

Jean-Claude N'Diaye x3

Maître luthier et guitariste

L'originalité de Liberto Planas, c'est qu'il est autant luthier que musicien concertiste de guitare classique et éprouve le même plaisir à jouer qu'à fabriquer. Né en Andalousie à Almería il y a plus de 80 ans, il décide à l'âge de sept ans d'apprendre la guitare classique après avoir entendu le concerto d'Aranjuez joué par le célèbre guitariste espagnol Narciso Yepes à la radio nationale. Mais trop pauvre pour acheter une guitare, il part à 11 ans à Grenade, à pied, pour rejoindre un maître luthier.

Il complétera sa formation auprès de différents artisans pendant plusieurs années, voyageant toujours à pied et se formera chez différents artisans. Il suit alors les cours du grand maître Segoya à Santiago de Compostelle et remporte le premier prix du conservatoire royal de Madrid. Son répertoire préféré : le siècle d'or de la guitare classique espagnole entre 1558 et 1800.

De Cuba à la Corée du Nord

À partir de 1969, il enseigne pendant huit ans la guitare classique au conservatoire d'Issy-les-Moulineaux. Tout au long de sa vie, il sera de pair concertiste de guitare classique, luthier et professeur. C'est un infatigable globe-trotter qui sillonne le monde pour exercer ses différents métiers. Il a été maître luthier à Cuba où, deux fois par an pendant dix ans, il a enseigné aux élèves la fabrication de guitares pour la vente aux touristes. On le retrouve également à Pyongyang en Corée du Nord où il a créé une école de lutherie en 2011 et où il se rend toujours plusieurs fois par an pour suivre le quatuor qu'il a formé.

Liberto Planas est l'un des rares luthiers à connaître les techniques de fabrication (et de restauration) des instruments à cordes pincées et frottées de tous les continents, tout en continuant à enseigner. Une chance pour les centaines d'élèves qu'il a formés au conservatoire d'Issy-les-Moulineaux et partout dans le monde. ●

CATHERINE MASSON

LES REMUE-MÉNINGES DE FREDDO & CO

Freddo & Co investit la rue pour étonner. L'inspiration de l'association, créée en 2005 par Frédéric Bontemps qui habite porte Montmartre depuis 2008, se nourrit de l'effervescence et des contrastes de la vie locale.

Après un cursus universitaire en droit et en littérature, Frédéric a « *une révélation* » lors d'une édition du Festival international du théâtre de rue d'Aurillac. Il crée alors, avec sa « *copine de l'époque* », un show mêlant jonglerie, danse et feu. Le duo se produit plus d'une centaine de fois. Au gré de rencontres, partages, performances, en France et dans le monde, des artistes aux spécialités diverses rejoignent la compagnie. À ce jour, ils sont une douzaine. Se déclarant « *compagnie d'artistes activistes dans les rues* », Freddo & Co « *véhicule des messages sociaux, teintés de revendications politiques* ».

Leurs performances mêlent travail d'écriture, recherches, engagement personnel et onirisme. Elles s'appuient sur des compétences cumulées : théâtre de rue, jonglerie et manipulation d'objet, cirque aérien, crache de feu, magie, musique et maquillage de scène. Cet ensemble polymorphe, sans cesse en évolution, observe le monde contemporain et stimule la pensée critique. Pour cela, le répertoire de la compagnie est vaste et toujours adaptable. Elle s'implique dans de nombreuses manifestations culturelles, dont pléthore d'événements de quartier, festivals et carnavals.



DR

▲ Dans *La Cavale*, dernier proiet de Freddo & Co, la folie côtoie l'amour, la mort et les plaidoyers de gangsters.

La folie du monde

Selon Frédéric Bontemps, ce qui motive la compagnie c'est le fait de transmettre un message, en l'amenant au plus près des gens : dans la vie de tous les jours, parfois directement au pied d'un immeuble. C'est le cas par exemple lorsqu'il organise un stage de théâtre pour les enfants avec l'Association socio-éducative des familles de l'ensemble Clignancourt (Asefec), ou quand il participe activement au Carnaval Ô les masques.

Inspiré de textes classiques *(Orbite sur Orphée* a pour objectif « *d'amener l'enfer dans les rues* » en partant du texte de la tragédie) comme de pensées politiques (dans *Caddie movie*, l'héroïne est une Marianne singulière), chaque spectacle de Freddo & Co cherche à nous faire réagir. Dernier projet en date : *La Cavale* qui traite de la folie, celle des personnages dont les péripéties urbaines s'enchaînent mais, aussi et surtout, celle du monde. « *Tous les personnages sont sans cesse en train de courir,* explique Frédéric. *Parce que c'est ce qui se passe dans nos vies !* » Dans *La Cavale*, la folie côtoie l'amour, la mort et les plaidoyers de gangsters. En cours de création et disponible sur Youtube, ce spectacle investira les villes qui inviteront la compagnie. ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

UN SAMEDI APRÈS-MIDI RUE LAMARCK

ENTRE DEUX VOLÉES D'ESCALIERS, sous la bruine d'avril. Le camion de nettoyage au karcher s'arrête là où commencent les terrasses. Un flot de personnes se déverse au rythme des métros. À la sortie rue Lamarck, les Parisiens filent tandis que les gens de passage se perdent dans leur téléphone à la recherche de la bonne direction. Ils tournent sur eux-mêmes, scrutent les noms des rues, traversent, font demi-tour et puis s'en vont. En haut des marches, cigarette électronique à la main droite, poussette à la gauche, deux papas aux premières mèches grises discutent. Séance coiffage et photo devant le miroir du café de quartier. Un couple de deuxième jeunesse en visite à Paris, chaussures de randonnée aux pieds, reprend son souffle avant de continuer l'ascension de la Butte. Un homme à trottinette électrique se décide à contourner les marches. À côté de la poubelle, une femme à l'air décidé et préoccupé termine sa cigarette à la hâte et s'engouffre dans la bouche de métro. Une maman embrasse son fils sur le front en lui souhaitant bon voyage.

SAMEDI 17 MAI

Souricette
Adaptation musicale du conte de Tolstoï par le guitariste François Vincent pour les petits à partir de 18 mois. A 18 h 30 à la bibliothèque Maurice Genevoix.

Parisculteurs
Pour fêter leurs 10 ans, un après-midi festif sur l'agriculture urbaine avec jeux, ateliers, buvette, dégustations, vente de produits et musique. De 13 h 30 à 18 h 30 au Jardin des traverses, sur la Petite Ceinture, entrée au croisement boulevard Ney et rue des Poissonniers.

Manga
Bourse aux mangas pour échanger les siens et en discuter. De 15 h à 17 h à la librairie Le Rideau rouge.

Entre le Soudan et la France
Habib Ali Mohammed Musa présente *De l'aube au crépuscule* (éd. Xérographes) à 18 h à la bibliothèque Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

DIMANCHE 18 MAI

Pains du monde
Premier festival organisé par l'association Graine et noyau qui valorise les patrimoines culturels et le savoir faire des migrants. De 11 h à 17 h au centre Paris anim' Jean-Michel Martial, 9 rue Tchaïkovski.

VENDREDI 23 MAI

Dédicace
Présentation de la bande dessinée *Le journal de Samuel* d'Emilie Tronche qui dédicacera son livre à 19 h 30 à la librairie Le pied à terre, 8 rue Custine.

SAMEDI 24 MAI

BD
Rencontre avec l'autrice de BD américaine Tillie Walden à 17 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

MERCREDI 28 MAI

Noir
Rencontre avec Kévi Donat pour la sortie de *A la découverte du Paris noir* (éd. Faces Cachées) à 19 h, librairie La Régulière.

VENDREDI 30 MAI

Poésie
La compagnie Poètes en résonnances organise ce mois-ci une rencontre avec Nancy Huston, Zoé Besmond de Senneville et Claude Barthélémy. A 20 h au 8 rue Camille Flammarion. Entrée libre.

AU RÊVE, MÉMOIRE D'HÔTES SINGULIERS

Déjà auteur de *Nana de Herrera, la gitane de Montmartre*, Jacques Lambert s'attaque cette fois-ci à l'un des bistrots les plus emblématiques de la Butte.

Journaliste, enseignant et écrivain, Jacques Lambert consacre son nouveau livre au *« rendez vous des amis montmartrois »*. En une centaine de pages, il évoque rapidement les différents propriétaires, jusqu'à Elyette, née un an avant que son père ne rachète le bistrot en 1956. On y apprend qu'en 1962 sa mère meurt de maladie et que Elyette, alors élève au lycée Jules Ferry, est conviée par son père à remplacer sa mère. Fini le destin qu'elle s'imaginait : devenir prof d'espagnol ! Ce sera derrière le comptoir que se déroulera sa vie, d'autant que son père meurt en 1964, la laissant mineure et seule propriétaire, bientôt accompagnée par son mari, Pierre Ségard, *« un partenaire efficace et coopératif »* selon l'auteur. Elle y régnera plus de 50 ans, jusqu'au 20 décembre 2008, date de son dernier service, immortalisé par une des nombreuses photos qui animent le livre.



Jean-Claude N'Diaye

Des anecdotes à la pelle

Jacques Lambert souligne que *« l'histoire d'un troquet n'a en fait d'intérêt qu'en fonction de ses hôtes singuliers »*. Et ils sont légion, avant même que la famille Planchon n'en prenne la direction. Des écrivains comme Georges Simenon, Marcel Aymé, Louis-Ferdinand Céline ou Patrick Modiano, des dessinateurs et peintres tels Gen Paul ou Claire Bretécher, des artistes comme Joséphine Baker, des cinéastes comme Marcel Carné, des acteurs comme Roland Lesaffre, Jacques Fabbri ou Jean-Pierre Cassel et surtout beaucoup de musiciens, de Marcel Mouloudji à Bernard Dimey, Jacques Brel ou Charles Aznavour. Tout ce tourbillon d'artistes, qui ont vécu à proximité, donne une idée de ce qu'était la vie sur la butte *« avant »*.

Le livre fourmille d'anecdotes précises, datées, qu'il faudra découvrir. En voici une : pourquoi Au Rêve ? Parce que la buvette a pris la place en 1910 d'une crémerie et s'est spécialisée dans la fée verte – interdite en 1915 – laissant ce nom qui éclaire toujours la rue Caulaincourt. ●

DANIELLE FOURNIER

Au Rêve, rue Caulaincourt, aux Éditions de Paris Max Chaleil, collection Littérature, 88 p, 15 €.

LA GRANDE BOUCLE ARRIVE

Actuellement en travaux, les pavés de la rue Lepic accueilleront le peloton du Tour de France cet été.

Le 5 juillet, la Grande boucle partira de Lille. Et avant qu'elle ne se termine sur les Champs-Elysées le 27 juillet, sa 21e et dernière étape, qui partira de Mantes-la-Ville, passera dans le 18e arrondissement. En effet, le peloton grimpera à trois reprises la Butte Montmartre via la rue Lepic, comme en août dernier lors des Jeux olympiques où les cyclistes avaient couru devant une foule en délire.

D'après *Le Parisien*, l'organisateur du Tour de France (ASO, propriété du groupe Amaury comme le quotidien *L'Équipe*) avait d'abord vu sa demande refusée par Laurent Nuñez. Mais si le préfet de Paris craignait que les spectateurs ne se massent rue Lepic plusieurs jours avant le passage du peloton, occasionnant des problèmes de sécurité, l'idée de passer dans les ruelles de Montmartre a finalement reçu l'aval de la mairie de Paris et d'Emmanuel Macron, le président de la République. Alors que les travaux à Montmartre et place Clichy devraient être terminés d'ici là, reste à savoir si la préfecture de Police de Paris sera en mesure de mobiliser suffisamment de forces de l'ordre afin d'assurer le bon déroulement de l'événement.

En attendant, tandis que les Montmartrois fans de grimpette trépignent sans doute déjà d'impatience, le vainqueur de la course cycliste des JO 2024, le Belge Remco Evenepoel, n'a pas accueilli cette nouvelle avec félicité. *« Le Tour aura déjà été assez dur comme ça pendant trois semaines et aller à Montmartre rajouterait du stress et de la tension, je ne suis pas sûr que cela soit pertinent »*. À moins qu'il ne s'arrête au café d'Amélie Poulain pour un petit remontant. ●

MAXIME RENAUDET

Piétonisation : référé rejeté !

À la suite de l'audience du 19 mars, le tribunal administratif de Paris a rejeté, par ordonnance du 31 mars, la requête déposée par l'association Vivre à Montmartre. Cette association, qui s'est fait connaître par ses interventions lors des conseils de quartier et qui a initié une pétition, avait demandé au juge des référés de *« suspendre l'exécution de la décision de la Ville de Paris de commencer les travaux relatifs au projet Embellir votre quartier – quartier Montmartre, faire suspendre sans délai les travaux de piétonisation de la butte Montmartre et condamner la Ville de Paris à lui verser la somme de 5 000 euros au titre de l'article L. 761-1 du Code de justice administrative »*.
Depuis le 18 novembre 2024 des travaux sont en cours, jusqu'au 31 août 2025, sur les rues Lepic, Coustou, Charles Nodier, Tourlaque et sur un certain nombre de rues et places du haut de la Butte. Le tribunal a jugé qu' *« ils sont pour une large partie d'entre eux achevés et qu'ils consistent pour l'essentiel à poser des panneaux de signalisation, modifier le marquage au sol, redimensionner quelques trottoirs et installer des barrières limitant le stationnement sur la voie publique »*. Ces travaux ne font pas l'unanimité, en témoignent des banderoles qui demandent *« rendez-nous nos places de stationnement »* (sic) ou *« laissez vivre les Montmartrois »*, alors que de nombreux riverains *(voir nos n° 335 et 336)* des rues citées attendent patiemment l'arrivée des arbres et arbustes en bas de chez eux et de pouvoir mieux respirer à Montmartre. ●

DANIELLE FOURNIER

ARIGATÔ KŌJI

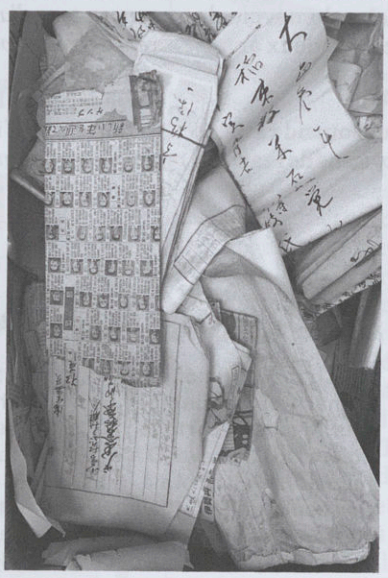
« Bienvenue au Japon ! » nous dit Kōji Fukushima, le brocanteur japonais qui s'est installé à la Recyclerie du 11 au 13 avril.

Le succès était garanti ! Et pour cause, ce n'est pas la première fois que Kōji Fukushima propose ses trésors sur les quais du tiers-lieu de la porte de Clignancourt. Il fallait s'inscrire en ligne et longtemps avant l'ouverture, les créneaux étaient déjà complets, au grand dam des passionnés du Japon et amateurs de belles trouvailles qui se sont pressés en nombre. Kimonos, kokeshi – poupées traditionnelles japonaises en bois –, céramiques fines, objets de déco, un énorme bric-à-brac où trouver la perle rare.

En déambulant dans les allées de cette brocante, on se prend à rêver au pays du soleil levant et à essayer de s'immerger dans la culture japonaise, connue pour ses origamis, ses mangas, ses vases, ses sushis, ses thés sencha ou matcha, ses mochis, ses bentos qui déjà prennent racine dans notre vocabulaire et s'inscrivent sur les devantures des magasins !











Victor Quintard x6

Kimonos, kokeshi, céramiques fines, objets de déco ou photos anciennes... tout était réuni pour que les amateurs du Japon ne repartent pas les mains vides.

Kōji Fukushima, 51 ans, surfe sur cette vague. Cet ancien coureur cycliste professionnel japonais est devenu brocanteur spécialisé dans les objets anciens de son pays. En 2019, il a fondé Hamaya France, à Conteville en Normandie, une entreprise spécialisée dans la vente d'antiquités japonaises un peu partout, tant la Japonmania se développe.

Si vous n'avez pas pu faire partie des quelque 1 000 heureux qui ont déambulé ce week-end d'avril à la Recyclerie, Kōji Fukushima sera présent à la Foire de Paris du 30 avril au 11 mai prochain, au parc des expositions de la Porte de Versailles (15e). Sinon, rendez-vous l'année prochaine. ●

DANIELLE FOURNIER

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois » 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

UN TABLEAU DANS LES RAYONS DU MAGASIN

Des œuvres d'artistes voisins sont mises à l'honneur pour les clients de magasins d'une enseigne de la grande distribution.





DR x2

◀ Un jeu de piste pour découvrir les toiles cachées dans le magasin.

L'avez-vous remarquée, dans le dédale des rayons du Franprix de la porte de La Chapelle ? Une reproduction de la toile d'Henri Landier, *Rue Durantin, en rentrant de l'école*, dans le cadre du projet « La galerie des artistes voisins » porté par l'enseigne (1). L'œuvre est accompagnée de précisions sur l'artiste *« peintre et graveur qui vit et travaille à Montmartre depuis 1952 »* et sur le sujet *« vision nocturne et poétique de l'angle de la rue Tholozé et de la rue Durantin. Les immeubles montmartrois… sur un ciel bleu-vert. Sous les lumières de la ville, un homme… portant son enfant sur ses épaules… un chien jaune suit sur la gauche »*. Et une invitation à aller un peu plus loin : *« Retrouvez son travail en scannant ce QR code »*.

L'association Expos to day, à l'origine de l'opération, a pour but de promouvoir l'art contemporain et de créer des rendez-vous artistiques dans des lieux du quotidien. *« L'objectif est de valoriser les artistes de proximité, de créer un lien avec les clients, de montrer l'art au plus grand nombre »* précise Frédérique Mansoux, bénévole de l'association créée il y a deux ans.

Parler d'art ensemble

Cette démarche qui coïncide avec le nouveau concept Oxygène de Franprix souhaitant renforcer son caractère de proximité, notamment grâce à des services aux clients, conciergerie, livraison de colis… a abouti à ce partenariat. *« Faire entrer l'art dans les entreprises permet de rassembler les gens autour d'une expo, de les faire se rencontrer et parler d'art ensemble »* insiste-t-elle.

De son côté, Henri Landier souscrit totalement à l'idée de *« sortir l'art des galeries et permettre à tous de voir le travail des artistes. Car les gens n'osent que rarement franchir leur seuil »*.

Allegria, tableau de Clerwie Frin a été choisi pour être exposé dans le magasin du 65 rue du Poteau. Cette toile expressionniste permet à la jeune artiste qui vit et travaille dans le 18e, d'exprimer son goût pour la couleur qui est son *« terrain de jeu »*. Pour elle, cette initiative rend les magasins *« plus vivants et donne un peu de relief à l'acte quotidien de faire ses courses »*.

Chaque œuvre choisie restera exposée un an dans le magasin mais Frédérique voudrait convaincre Franprix de proposer d'autres œuvres d'un même artiste au cours de l'année afin de le faire mieux connaître.

En tout cas, le but semble atteint car tant le personnel que les clients montrent un intérêt certain pour cette initiative.● ANNIE KATZ

1. À l'occasion des 50 ans de l'Atelier d'art Lepic, une exposition rétrospective de l'oeuvre d'Henri Landier aura lieu du 15 mai au 29 juin, 1 rue Tourlaque, du mardi au dimanche, de 14 h à 19 h.

PARI RÉUSSI RUE JEAN COTTIN

Les jardinières devant les grilles de la résidence du 14-16 de la rue Jean Cottin ont dix ans. Pour bien entamer sa deuxième décennie, l'association Les gens de Cottin – à l'origine de leur mise en place – invite les habitants, riverains et passants à venir fêter *« cette aventure végétale et amicale »* le 17 mai. Sur place et à L'Oeil du 8, la galerie de l'artiste plasticienne Emmanuelle Gutierres.

Au programme, ateliers pour enfants autour des plantes et des fleurs et goûter en mode « auberge espagnole ». Depuis leur installation, les adhérents s'y retrouvent régulièrement le dimanche matin pour y jardiner et les entretenir. Florence Meyer, actuelle présidente, se réjouit qu'elles contribuent à *« développer des liens sociaux entre les riverains »*.

Elle est heureuse également de constater que si les débuts ont été difficiles *« il y a moins de vol de plantes entières, même si cela arrive encore, en particulier aux arbustes »*. Elle déplore cependant que *« les jardinières continuent de servir de poubelles »* et précise que régulièrement elle fait des signalements sur l'application « Dans ma Rue » pour faire enlever des encombrants déposés par des personnes indélicates. ● SYLVIE CHATELIN

Le samedi 17 mai, de 14 h 30 à 17 h, à L'Oeil du 8, 19 rue Boucry (M° Porte de La Chapelle ou Marx Dormoy).

SOYONS GÉANTS

La Chapelle remet ça le 17 mai. Pour la cinquième fois, le joyeux cortège coloré du Carnaval Ô les masques s'élancera à 16 h de l'esplanade Nathalie Sarraute dans les rues de La Chapelle et au-delà (parcours à confirmer à l'heure où nous imprimons). Et jusqu'au jour J, comme chaque année, tout le monde est invité à venir fabriquer les fameux géants, emblèmes du Carnaval, lors de plusieurs ateliers, accompagnés par le collectif La voûte nomade. Nouveauté cette année, ils se tiendront dans trois lieux. Les samedis et dimanches de 10 h à 18 h au parc Eole (derrière la ferme urbaine), les mercredis et le vendredi 16 de 15 h à 18 h devant la bibliothèque Vaclav Havel et les lundis et vendredis de 16 h à 19 h au Centre d'animation Jean-Michel Martial (ex-Hébert) au 9 rue Tchaïkovski. ● S.C.





Ô les masques

LA MAISON DES COURSIERS CHANGE D'ADRESSE

Installé au 70 boulevard Barbès depuis 2021, le lieu d'accueil et d'accompagnement des livreurs des plateformes a déménagé dans le 2e arrondissement, plus central et accessible.

Ce 11 avril, au 210 rue Saint-Denis, des élus de la majorité municipale du 18e et parisienne qui ont initié et soutiennent ce projet depuis l'origine étaient présents.

Au rez-de-chaussée de ce lieu d'accueil, l'affiche du film *Le voyage de Souleymane* accueille les coursiers dans une salle équipée de prises de courant pour recharger le smartphone, outil de survie de ces travailleurs précaires. Bientôt, une salle de repos meublée de canapés sera aménagée au sous-sol afin qu'ils puissent prendre un café, faire une pause dans un lieu sécurisé et calme.

Plusieurs bureaux vont permettre des entretiens individuels pour aider à résoudre les problèmes administratifs ou sociaux. Et surtout, une infirmière sera désormais présente en permanence car les problèmes de santé sont nombreux : stress quotidien, accidents mal ou non pris en charge, troubles musculosquelettiques, etc. L'Agence nationale de sécurité sanitaire a d'ailleurs alerté récemment sur les risques encourus par les livreurs et recommande de leur appliquer les règles du Code du travail.

C'est l'objectif de la directive européenne, finalement adoptée en octobre 2024 *(voir notre n° 324)* qui institue une présomption de salariat pour les livreurs des plateformes et devra être transposée au plus tard en novembre 2026 dans le droit français.

Et au 70 boulevard Barbès, la Maison des médias libres viendra remplacer la Maison des coursiers *(voir ce numéro page 5)*. ● ANNIE KATZ

VOTRE PUB dans le 18e du mois

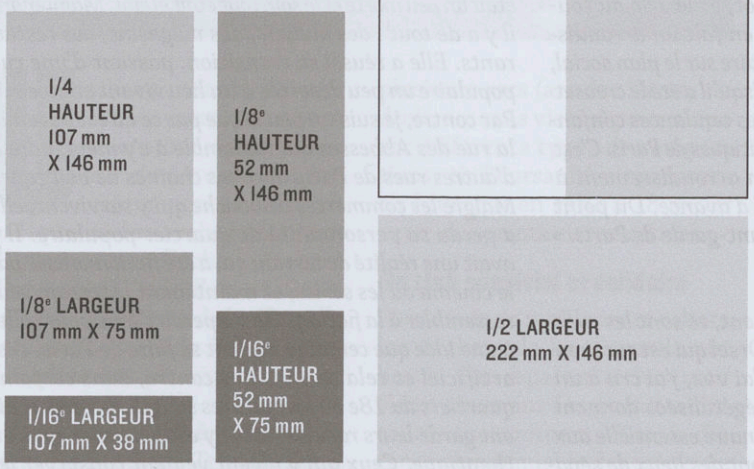
Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS TTC

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	600,00 €
1/2 page :	360,00 €
1/4 de page :	192,00 €
1/8e de page :	114,00 €
1/16e de page :	72,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

ILS SONT PARTIS !

Sans prévenir, le premier avril, le café-restaurant des Trois frères, rue Léon, a changé de direction. Ce lieu emblématique de la Goutte d'Or et rendez-vous bien connu de tous les alternatifs et militants engagés, aussi bien que des commerçants et des riverains n'a certes pas disparu mais ses incroyables frères, oui. Les très nombreux habitués sont médusés, en quête d'informations sur le devenir du lieu, réduits à ressasser des souvenirs de discussions, de rencontres. Derrière le comptoir, deux femmes d'origine asiatique sont coachées par un serveur qui y travaille depuis longtemps... mais refuse d'en dire plus. Restent, sur un coin du mur, face au bar, des post-it qui alimentent la nostalgie. ● D.F.

AMIRAUX-SIMPLON

LEXICOGRAPHES EN HERBE

Avec des élèves de l'école des Poissonniers, l'association Ethno a réalisé une brochure sur le plurilinguisme à l'échelle du quartier. Une enquête linguistique et ludique.

Savez-vous combien de langues sont parlées dans le quartier des Amiraux-Simplon ? Au moins une vingtaine, des plus usitées – français, anglais, arabe – aux moins courantes, tels le nzema ou le twi (parlés en Côte d'Ivoire et au Ghana). C'est ce que l'on apprend dans la petite brochure Délier les langues : enquête sur le plurilinguisme dans le quartier Amiraux-Simplon, fruit du travail mené par des enfants lors d'un atelier conduit par l'association Ethno. Réalisé en partenariat avec l'école élémentaire des Poissonniers et l'équipe de développement local du 18e arrondissement, cet atelier s'est déroulé sur six mercredis en mars et avril 2024.

Accompagnés par Céline Renard et Laura Tsitsikalis, les deux chargées de projets de l'association, les enfants se sont interrogés sur les différentes langues parlées ou entendues au quotidien, dans leur environnement proche et celui du quartier. Pour ce faire, ils ont appliqué les méthodes de l'ethnologie et plus largement celles des sciences sociales, auxquelles Ethno souhaite familiariser les jeunes. Le but est de les amener à questionner et à décrypter le monde qui les entoure, à l'analyser et à s'ouvrir à une pluralité de points de vue. À leur échelle, bien sûr. « *Surtout,* précisent Céline et Laura, *nous souhaitions que cet atelier soit très ludique, car il avait lieu en dehors des horaires scolaires et sur la base du volontariat.* »

La chasse aux langues

Pour composer le lexique plurilingue du quartier, les enfants sont partis en petits groupes interviewer les habitants dans la rue. Ils leur ont demandé de compléter les phrases « *Dans mon quartier, il y a...* » et « *Mon quartier est...* » en français et/ou dans une autre langue. Puis ils ont sélectionné les mots (un parc, une boulangerie, des magasins, beaucoup d'ambiance, des gens, incroyable, bruyant, etc.) et ont décidé de les traduire en wolof, anglais, espagnol, arabe, chinois, avec l'aide des adultes. Enfin, ils les ont illustrés, avant que tous ces mots soient rassemblés dans une brochure mise en page par Marion Davaux et parue fin 2024.

Pour compléter leur enquête, les enfants, équipés d'appareils photos, sont également partis à « *la chasse aux langues* », cette fois écrites. Ils ont photographié les devantures des commerces, les jeux de mots dans les noms des magasins ou les publicités, des écritures différentes sur les panneaux ou affiches. Butin de la chasse : après le français, l'anglais domine largement.

Enfin, autre objectif poursuivi dans cet atelier, ils ont été amenés à se questionner sur leur propre bagage langagier, en établissant leur « *autobiographie langagière* ». Pour cela, chacun a composé son « *arbre des langues* », dont chaque feuille représente une des langues qui entourent l'enfant. « *Les feuilles les plus proches du tronc sont les langues qui lui sont le plus familières, que ce soit celles parlées à la maison ou celles entendues dans la rue* », expliquent les deux chargées de projets.

Voilà une jolie façon de valoriser la richesse linguistique de tous ces enfants ! ● VÉRONIQUE SOULÉ

On peut se procurer la brochure *Délier les langues* auprès de l'association ou la lire en ligne sur son compte Facebook.

Chaque mois ou presque, une personnalité habitant ou travaillant dans notre arrondissement raconte ici sa vie dans son quartier.

MARTINE LUSARDY, DIRECTRICE DE MUSÉE



HalleSaintPierre

« Ceux qui vivent dans le 18e veulent conserver les liens indissolubles, familiaux, religieux mais aussi mythologiques, à travers l'occupation de l'espace ou les habitudes culinaires... Il faut regarder cela comme une richesse. »

Née en Algérie d'un père agriculteur et d'une mère pianiste, Martine Lusardy a suivi des études de lettres et de philosophie. Avant de travailler dans les services culturels de la Ville de Paris et d'entrer en 1988 au Musée en herbe du Jardin d'acclimatation *(voir son portrait dans notre n°190)*. À cette époque, une partie de la halle de la place Saint-Pierre héberge un lieu culturel dans lequel sont installés le Musée en herbe, qui disposait ainsi d'un deuxième site, et un Musée d'art naïf. En 1994, le Musée en herbe s'en va et Martine Lusardy est nommée directrice de la Halle Saint-Pierre. Depuis cette date, elle en a fait un lieu unique à Paris, le Musée de l'art brut. C'est sous sa magnifique verrière qu'elle a évoqué avec nous « son 18e ».

Ça ne se mélange pas !

« Pour moi, le 18e, c'est d'abord mon lieu de travail donc un lieu de vie puisque j'y passe la moitié de mon temps depuis des années. Ce n'est pas pour cela que je le connais très bien, mais je le connais à travers les gens que j'y ai rencontrés et qui ont plaisir à y vivre. Mais j'en connais aussi les limites. Ces limites, c'est une crasse qui s'accroche, quelles que soient les mauvaises raisons que l'on donne à la situation, et une mixité qui finalement est plus géographique qu'humaine : ça ne se mélange pas ! Visiteurs du marché Saint-Pierre, touristes, habitants, chaque groupe occupe son terrain sans nécessairement rencontrer les autres. »

Un kaléidoscope de Paris

« Mes activités m'amènent régulièrement à circuler un peu partout, et ce que j'en ai perçu, c'est que c'est un arrondissement totalement à part. C'est le seul qui soit un kaléidoscope de Paris, regroupant tous les arrondissements en un. On a le 18e populaire, comme autour du marché Saint-Pierre, le 18e ethnique à la Goutte d'Or ou à Château Rouge, le 18e embourgeoisé et même hyper chic avenue Junot, et le 18e du tourisme en haut de la Butte. Cela en fait un arrondissement d'une richesse extraordinaire sur le plan social, économique et même politique puisqu'il a été le creuset dans lequel se sont formées, toutes tendances confondues, nombre des personnalités politiques de Paris. C'est bizarre. C'était une épreuve, un arrondissement à gagner, qui a toujours un temps d'avance. Du point de vue politique, le 18e c'est l'avant-garde de Paris. »

La rue aux enfants

« Ce que j'apprécie particulièrement, ce sont les rues aux écoles, notamment la rue d'Orsel qui est sur mon trajet. La première fois que je l'ai vue, j'ai cru à un mirage. Ces rues sécurisées et végétalisées donnent aux enfants une dimension imaginaire essentielle aux adultes qu'ils vont devenir. Ce sont des lieux de séparation mais aussi de retrouvailles, dans un endroit un peu magique et un espace de rêverie où l'on peut ne rien faire. C'est aussi un endroit où l'on recrée ce que l'on est en train de perdre : la nature. On reproduit en petit ce que l'on a à l'intérieur de soi, un immense jardin. Je souhaiterais d'ailleurs que l'on rebaptise toutes les écoles maternelles en jardins d'enfants, pour valoriser à la fois le temps inestimable de l'enfance et le jardin, car c'est le lieu du jeu, de l'imaginaire et du sensible. »

Un territoire en mutation

« La rue André del Sarte, derrière la Halle, je l'ai connue en arrivant, et sa transformation est exemplaire. Elle était un peu morte et le soir, tout était éteint. Maintenant, il y a de tout : des ateliers, des magasins, des restaurants. Elle a réussi sa transition, passant d'une rue populaire un peu désertée à un lieu vivant et inventif. Par contre, je suis un peu déçue par ce qu'est devenue la rue des Abbesses qui ressemble à s'y méprendre à d'autres rues de Paris avec ses chaînes de boutiques. Malgré les commerces de bouche qui y survivent, elle a perdu sa personnalité de quartier populaire. Il y avait une réalité de terrain qui a été fictionnalisée par le cinéma ou les séries, et maintenant le terrain veut ressembler à la fiction. On y a perdu l'âme pour coller à une idée que certains veulent se faire de Paris, c'est artificiel et cela se voit. Par contre, dans certains quartiers du 18e où les cultures sont déracinées mais ont gardé leurs racines, la vie y est beaucoup plus authentique. Ceux qui y vivent veulent conserver les liens indissolubles, familiaux, religieux mais aussi mythologiques, à travers l'occupation de l'espace ou les habitudes culinaires... Il faut regarder cela comme une richesse. Quand j'arrêterai de travailler, je reviendrai ici, non plus pour le travail mais pour le plaisir. » ●

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOUTEL

AU CENTRE DE LA CIBLE

Exemples de réussite, des associations et sportifs se sont surpassés pour décrocher des victoires. Ce mois-ci, coup de projecteur sur les Archers de La Chapelle, acteurs parisiens incontournables dans les sports de précision.



Mi-janvier, le club était aux championnats départementaux de Chennevières.

Archers de La Chapelle x2



Utilisé pendant plusieurs siècles pour la chasse et le combat, le tir à l'arc est devenu dans l'ère contemporaine un sport ludique où les archers tentent d'envoyer une flèche au centre d'une cible à l'aide d'un arc. Créés en 1999, les Archers de La Chapelle rendent accessible à tous cette discipline avec plusieurs distances *(voir notre n° 251)*.

En 2025, 50 adhérents bénéficient du gymnase Tristan Tzara quatre fois par semaine avec une grande liberté dans les tirs. Les novices vont envoyer les flèches entre 5 m et 25 m, tandis que les expérimentés vont viser une cible mobile à 40 m. Les archers utilisent plusieurs arcs (arc de chasse, arc droit, arc sans viseur) pour préparer différents types de compétitions : tir Beursault*, tir parcours, tir hivernal en salle à 18 m, tir extérieur printanier et estival.

Un club convivial et solidaire

Pour avoir de meilleurs résultats, les Archers de La Chapelle ont besoin d'un espace extérieur pour s'entraîner sur les grandes distances (notamment 70 m, la distance olympique) et des créneaux en journée pour être encore plus compétitifs au niveau national.

En attendant, si le club continue de multiplier les initiations grand public, lesquelles ont notamment beaucoup de succès auprès des jeunes, il accorde une place importante aux femmes, avec 40 % d'archères dans ses rangs. Et deux fois par semaine, les personnes à mobilité réduite de l'association Handisport Paris (ASMF) sont accueillies pour pratiquer du para-tir à l'arc en salle. « *On est un club très convivial et avec des valeurs, notamment de solidarité. Ici, tout le monde finit par se connaître* », constate Chantal Pagnoux, la présidente du club.

En parallèle, certains archers du club sont bénévoles sur des manifestations sportives comme la Journée nationale du sport scolaire ou la Journée olympique. D'autres, étudiants au niveau national en arc classique, seront sans doute à suivre dans l'optique des Jeux Olympiques de Los Angeles en 2028. D'ici là, le club va continuer de faire grandir une nouvelle génération d'archers, en leur apprenant concentration, discipline et patience.

Des qualités indispensables pour avancer dans la vie selon Chantal Pagnoux : « *De plus en plus de gens ont du mal à se concentrer longtemps. Je pense que le tir à l'arc peut les aider d'une façon ludique* ». ● VIVIEN BOYIBANGA

* Le tir Beursault est un tir traditionnel du Moyen Âge que l'on pratique dans un jeu d'arc ou un jardin d'arc. Il est surtout pratiqué en Picardie et en Île-de-France.

LES RÉSULTATS DU MOIS

LES ARCHERS DE LA CHAPELLE

Zacharie Hiers, champion d'Île-de-France universitaire en arc classique ■ Aurore Bergeron de Charon, championne de Paris en arc droit ■ Maxime Khantharod, vainqueur du TAE Saint-Germain-sur-Morin en arc classique.

BADMINTON PARIS 18

Louane Nemoz et Thomas Deszpot, champions de Paris.

ESCRIME PARIS NORD

Héloïse Querton, Romain Bel et Victoria Zussino, champions de France universitaires ■ Frappas-Denis (M9) et Mayssane Haddad (MII), vainqueurs de l'Open de Montigny.

GRAINES DE FOOTBALLEUSES

Championnes d'Île-de-France (FSGT) de foot à 7.

PARIS TEAM TAEKWONDO

Allyah (poussins) et Leyla (minimes), vainqueurs du challenge Dragonkids.

UN TITRE POUR LE PARIS BASKETBALL

Créé en 2018, le Paris Basketball – qui joue à l'Adidas Arena de la Porte de la Chapelle – nous surprend d'année en année. Et pour cause, en battant Le Mans en finale à Bercy le samedi 26 avril (91-80), le club de la capitale a remporté la première coupe de France de son histoire. Cette saison 2024/2025 est déjà admirable puisque l'équipe participe pour la première fois à l'Euroligue – la plus grande compétition continentale. Ils ont surpris plusieurs géants européens et se sont qualifiés pour les play-offs (phase finale du tournoi) face au Real Madrid lors d'un match couperet dans la capitale espagnole.

La fin de saison va être excitante. Car entre la dernière partie du championnat de France et celle de l'Euroligue, elle pourrait déboucher sur de nouveaux trophées pour la jeune et prometteuse équipe du Paris Basketball. ● ISMAËL BOUTTIER

MONTMARTRE, TERRE DES MORTS

Lieux de promenade et de souvenir, les cimetières Saint-Vincent, du Calvaire et Montmartre ont des étendues, des origines et des histoires bien différentes. Allons-y voir de plus près.



Éric Durand

Parmi bien d'autres records, la Butte détient celui d'abriter sur son territoire le plus grand nombre de cimetières de toute la capitale. Pas moins de trois pour ce quartier du 18e arrondissement, alors que les dix-neuf autres n'en comptent qu'un ou deux au maximum, la seule exception étant le 20e qui en abrite trois : Père-Lachaise, Picpus et Charonne. Entre tombes de personnages célèbres ou populaires, monuments sculptés et allées arborées, les trois cimetières montmartrois (Saint-Vincent, le Calvaire et Montmartre, appelé officiellement cimetière du Nord) sont la preuve vivante que le quartier de Montmartre possède une âme et une histoire.

Discrétion et mystère

Commençons tout en-haut, par celui qui à son tour détient trois records. Celui de l'ancienneté (le plus vieux cimetière subsistant de Paris, créé en 1688), de l'altitude (on y trouve le point culminant de la ville, à 130,53 m) et de la plus petite surface (600 m2 à peine).

Le cimetière du Calvaire est ainsi nommé parce qu'il voisine le monument du même nom : trois croix grandeur nature juchées sur un monticule de pierres recouvrant une grotte artificielle, bref, un calvaire, créé en 1833 par un ecclésiastique ambitieux, l'abbé Ottin, curé de Saint-Pierre de Montmartre, que ce projet démesuré ruina. Le calvaire et son chemin de croix, qui devaient attirer des foules de pèlerins, ont failli à la tâche et l'éclosion du Sacré-Cœur, à partir des années 1880, leur a donné le coup de grâce. Le cimetière qui en porte le nom ne s'entrouvre qu'une fois l'an, à la Toussaint, mais Pascal Cassandro, conservateur des cimetières de Montmartre, nous en a ouvert les portes pour une petite visite spéciale.

> Aujourd'hui, le Calvaire ne compte plus que quatre-vingt-six tombes. Aucune ne remonte au-delà des débuts du XIXe siècle.

Cette discrétion, ce mystère, scellés par de hauts murs et une imposante porte de bronze ne font qu'ajouter au charme de l'endroit. Ce petit enclos fut offert par Marie-Anne de Lorraine-Harcourt, quarante-et-unième abbesse de Montmartre, aux villageois pour en faire le cimetière paroissial (le lieu s'y prêtait tout naturellement, car mille ans auparavant on y trouvait déjà une nécropole mérovingienne). Il a accueilli les morts de Montmartre dès la fin du XVIIe siècle et, après la parenthèse révolutionnaire (entre 1792 et 1801), jusqu'en 1831, date à laquelle, pour cause de surpopulation funéraire, le tout nouveau cimetière communal de Saint-Vincent prend la relève.

Aujourd'hui, le Calvaire ne compte plus que quatre-vingt-six tombes, dont aucune ne remonte au-delà des débuts du XIXe siècle, les tombes pré-révolutionnaires ayant toutes disparu. On y rencontre cependant bien des personnalités aussi attachantes que contrastées : les Bougainville (le navigateur, sa femme et sa petite-fille), les Fitz-James, la princesse Galitzine, les Laborde ou les Montesquiou-Fezensac. Tout ce beau monde y côtoie en toute simplicité (nous sommes à Montmartre !) les carriers, les vignerons et les meuniers du cru. Sans oublier les curés de la paroisse et le premier maire de Montmartre, Félix Desportes.

Le Calvaire est un cimetière de campagne, ensauvagé, dont les pensionnaires dorment leur dernier sommeil parmi les herbes folles et à l'ombre de deux érables sycomores centenaires, dans une bienheureuse ignorance de ce qui les cerne aujourd'hui : la masse écrasante, tonitruante du Sacré-Cœur ou celle, mouvante, bruyante, entê-



Éric Durand



Maxime Renaudet

Photo page 18 : le cimetière du Calvaire, sous la masse tonitruante du Sacré-Cœur.

Photos page 19, de gauche à droite : la chapelle funéraire de la famille Légeard au cimetière Saint-Vincent.

Le cimetière Montmartre et le pont Caulaincourt qui le surplombe.

En bas, une vue plongeante sur Saint-Vincent.



Éric Durand

tante, des touristes de la place du Tertre voisine. Aujourd'hui, seules les familles dont un ancêtre repose dans ce cimetière peuvent s'y faire inhumer.

Cénacle montmartrois

Sortant du Calvaire, nous n'avons que quelques pas à faire pour descendre vers le cimetière Saint-Vincent, chanté par Bruant à la Belle Époque.

Là encore, c'est un clos, comme pour la vigne de Montmartre, sa proche voisine mais dont les murs sont moins hauts et le paysage bien plus minéral que celui du Calvaire. Son terrain est dix fois plus vaste et il accueille dix fois plus de tombes. Ce cimetière a été aménagé en 1831, dans un Montmartre où les constructions étaient encore rares, sur une vaste friche en pente avec beaucoup d'escaliers pour relier les divers niveaux : 17 m de dénivelé entre les rues Caulaincourt et Saint-Vincent. Ce qui donne une belle vue en contre-plongée sur le haut de la Butte.

Depuis quelques années, le lieu a été très joliment végétalisé en jardin méridional : oliviers, figuiers, cyprès, cytises, arbres fruitiers, lilas et beaucoup de fleurs partout, ce qui en fait un lieu de trêve et de rêve, au demeurant peu fréquenté, où l'on aura plaisir à flâner, explorer et s'asseoir au soleil, en bonne compagnie, car les morts qui vous y entourent ont souvent été de grands vivants. À la différence du Calvaire, c'est un cimetière essentiellement montmartrois, ici pas de mixité entre Montmartre et les grandes familles aristocratiques de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Montmartre. Classes populaires ou personnalités célèbres, tous ont vécu et/ou créé sur la Butte, acteurs, peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, poètes, journalistes : Marcel Carné, Maurice Utrillo, Eugène Boudin, Émile Goudeau, Roland Dorgelès, Anouk Aimée, Théophile Alexandre Steinlen, Harry Baur. Les vieilles familles montmartroises comme les Lécuyer (également présents au Calvaire), Tourlaque, Labat, Muller sont là aussi. Et les figures du quartier, comme Michou, ou un poète oublié du siècle avant-dernier, qui hantait tous les cafés, un certain Gazi le Tatar...

Le cimetière Saint-Vincent est essentiellement montmartrois, ici pas de mixité entre Montmartre et les grandes familles aristocratiques de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Montmartre.

Les généraux Lecomte et Clément-Thomas, fusillés (probablement par leurs propres soldats) le 18 mars 1871 pour avoir tenté d'emporter les canons stationnés au sommet de la Butte Montmartre, y ont été inhumés temporairement. Ce sont les premiers morts de la Commune.

Patrimoine historique et paysage pittoresque

L'exploration se poursuit en descendant encore, par la rue Caulaincourt et le pont du même nom qui mène vers la place de Clichy. Juste avant d'y déboucher, on emprunte à gauche un raide escalier qui dégringole vers l'entrée du troisième et dernier cimetière de notre circuit. Il existe deux autres entrées pour cette nécropole de quelque onze hectares, l'une à son extrémité nord, ouverte seulement le Jour des morts, le 2 novembre, l'autre à l'ouest, rue Ganneron, créée en 2022.

Le cimetière Montmartre a ouvert sous le nom officiel de cimetière du Nord le 1er janvier 1825, mais on avait (très sommairement, dans des fosses communes) enseveli là bien avant, pendant la Révolution, les corps des victimes des émeutes parisiennes (et notamment des 300 gardes suisses tués en défendant le palais des Tuileries, le 10 août 1792). Le lieu s'appelait alors le Champ du repos et n'était guère attirant. Il faut imaginer de grandes carrières de plâtre désaffectées, un vaste terrain vague en forme de cuvette encadré des raides pentes de la Butte. C'est une configuration que l'on peut lire encore dans le cimetière bien peigné que l'on visite aujourd'hui.

Dès son ouverture, il a accueilli le surplus des morts que le cimetière du Calvaire ne pouvait plus absorber et ce jusqu'à l'ouverture de celui de Saint-Vincent en 1831. On y a également aménagé un carré dit « israélite » pour les tombes juives, à une époque où chaque culte devait avoir son lieu d'inhumation particulier. Cette pratique a été abolie en 1882 et désormais, tous les morts reposent ensemble.

Le cimetière existait depuis plus de cinquante ans lorsque les édiles parisiens décidèrent de prolonger la rue Caulaincourt (jusque-là, elle s'arrêtait net au bord du cimetière en contrebas) jusqu'à la place de Clichy. Pour ce faire, il fallait construire un viaduc permettant de franchir la profonde cuvette du cimetière, bref, faire passer un pont au-dessus des tombes. On cria au sacrilège, à l'aberration, les protestations se multiplièrent mais rien n'y fit, le pont Caulaincourt fut construit. Inauguré fin 1888, il est aujourd'hui emprunté tous les jours par des milliers d'automobilistes, ainsi que par d'innombrables piétons qui se suivent à la queue-leu-leu sur les étroits trottoirs qui flanquent la chaussée. C'est un bel ouvrage de génie civil, tout en croisillons et pilastres cannelés de fonte et le temps passant, il s'est bien intégré au paysage funéraire. Il offre un coup d'œil imprenable sur les floraisons et frondaisons de ce magnifique jardin, planté de 750 arbres, érables, marronniers, tilleuls et thuyas.

Enfin classé dans son ensemble depuis presqu'un an *(voir notre numéro 332)**, le cimetière Montmartre est un lieu de promenade et de souvenir qui compte plus de 20 000 concessions. C'est aussi un véritable musée de la statuaire avec des œuvres de Bartholdi, David d'Angers, Rodin, Rude, etc.. Là encore, les personnalités enterrées sont bien souvent des célébrités. Pêle-mêle : François Truffaut, la Dame aux camélias (Alphonsine Plessis de son vrai nom), Claire Bretécher, Hector Berlioz, Sacha Guitry, Heinrich Heine, Jacques Offenbach, Dalida, Alfred de Vigny, Stendhal, Jeanne Moreau, Louis Jouvet... Sans oublier une dame plus discrète qu'il ne faut pas manquer d'aller saluer lors d'un passage : Irène Hillel-Erlanger, l'autrice du merveilleux *Voyage en kaléidoscope*. ●

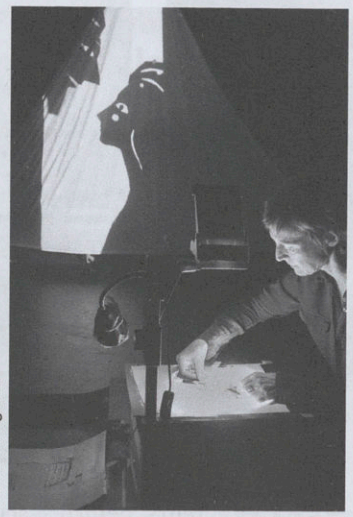
BÉATRICE DUNNER

* Lors de la sixième édition du Printemps des cimetières, Arnaud Schoonheere, historien de l'architecture, chef de cellule patrimoine des cimetières parisiens, exposera sa sélection de documents au cimetière de Montmartre, les samedi 17 et dimanche 18 mai prochains.

THÉÂTRE

PEAU D'ÂNE, LE CONTE REVISITÉ





Manuel Panaget x2

Le théâtre du Funambule et la compagnie du Chameau adaptent le conte de Perrault, avec poésie, finesse et humour.

Ce n'est pas *Peau d'âne* mais bien *Une peau d'âne*. Le spectacle offert par le Funambule, ce théâtre à la programmation pour enfants toujours stimulante, s'inspire d'un conte de Perrault bien sombre puisque la mort de la mère, la menace d'inceste et la marginalisation accablent l'héroïne. Cependant, il se déploie tout en poésie et légèreté et en sollicitant plusieurs arts : il réunit le conte, la musique et les jeux d'ombre et de lumière.

Des notes de violoncelle apaisantes accueillent le public avant le début de la pièce. Puis au lever de rideau, une immense conteuse occupe la scène. Sa robe blanche sert d'écran à un jeu savant d'ombres chinoises. Elle s'éclaire de lumières colorées qui la transforment en la fameuse robe couleur du temps, couleur de lune ou de soleil.

Une moquerie remise au goût du jour

La musicienne accompagne les péripéties et sa voix et celle de la conteuse chantent parfois doucement a capella. Finalement, le spectateur est invité comme le prince à soulever la peau d'âne répugnante pour aller au-delà des apparences et se laisser éblouir. Et l'amour triomphe, heureusement.

Le texte, un peu compliqué parfois pour de jeunes enfants, est porté avec finesse et humour : la fée parle avec un accent anglais désopilant et la conteuse se moque des méchants du conte mais aussi des tyrans de notre temps.

Une belle performance avec une grande économie de moyens (trois femmes aux talents multiples et complémentaires sont présentes sur scène) et une réinterprétation originale et moderne d'un texte classique. Un bien joli spectacle, au bout du conte. ●

FANTA TOUREH

Une peau d'âne, jusqu'au 11 juin 2025 au théâtre du Funambule ,53 rue des Saules, (M° Lamarck-Caulaincourt).

PRIX DES LECTEURS DES BIBLIOTHÈQUES

L'APPELÉ, DE GUILLAUME VIRY

Le huitième Prix des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris a été remis le 12 avril à Guillaume Viry, l'auteur de *L'Appelé* (Editions du Canoë). Son ouvrage raconte la quête du descendant d'un soldat français en Algérie qui tente de remonter le fil de l'histoire familiale pour découvrir ce qui a mené son oncle à l'asile puis à une mort à l'âge de trente ans, après tout juste trois mois passés au beau milieu de la guerre d'Algérie. Un récit en vers libres, sans ponctuation ni majuscules, dont l'originalité a séduit les 21 membres du jury (dont 14 lecteurs) qui décernent chaque année ce prix dédié à un premier roman francophone. ● S.M.

THÉÂTRE

IL N'Y A PAS QUE LE SOLEIL QUI BRÛLE

À la Manufacture des Abbesses, *La Chaleur* explore le mal-être existentiel d'un grand ado mêlé à une mort bien dérangeante.

C'est une histoire dramatique mais assez ténue. Celle de Léonard, un grand adolescent ou tout jeune adulte qui assiste à la mort d'Oscar avec la corde de la balançoire et qui l'enterre sur la plage, au lieu d'alerter tout le monde. C'est l'histoire de Léonard qui tourne en boucle la question dans un mélange d'effroi et d'excitation : en ne faisant rien, ai-je tué Oscar ?

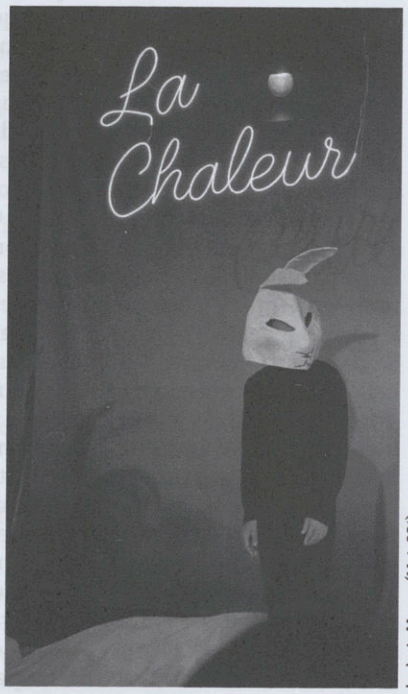
Dans *La Chaleur*, tout ne se joue pas dans l'histoire (va-t-on retrouver le corps d'Oscar), mais plutôt dans la tête de Léonard qui, par ses phrases courtes, ses silences, témoigne d'un grand mal-être, d'une difficulté à savoir qui il est. Dans ce camping des Landes écrasé de soleil, les invitations à profiter de tous les plaisirs, sensoriels et sexuels, sont légion.

Léonard refuse de céder aux injonctions de « baise » que lui proposent ses copains de vacances. Il préfère le lent rapprochement des esprits et des corps avec la troublante Luce, aux côtés de qui le malheureux Oscar a passé sa dernière soirée.

De la gravité à la légèreté

Cette pièce a une histoire très singulière. Elle est issue d'un roman éponyme publié par Victor Jestin en 2019 (prix Femina des lycéens) et que Muriel Brunier (réalisatrice de plusieurs courts métrages) a d'abord voulu adapter au cinéma. Devant l'impossibilité (les droits étaient déjà vendus), elle a choisi d'en faire une pièce de théâtre qui est jouée pour la première fois, à la Manufacture des Abbesses.

Muriel Brunier fait de ce texte une œuvre incandescente où il n'y a pas que le soleil qui brûle. Elle met en avant *« ce contraste permanent entre la gravité des choses de la vie et leur cruelle légèreté »*, selon ses propres termes. Son expérience cinématographique se lit dans cette pièce où les décors, les sons venus de l'extérieur (notamment d'un animateur de camping hilarant) sont particulièrement léchés. Évidemment, cette pièce introspective ne plaira pas aux amateurs d'action. ● NOËL BOUTTIER



Ludovic Ma tre (Maie201)

La Chaleur, Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron (M° Blanche ou Abbesses), les lundis, mardis et mercredis à 21 h et le dimanche à 20 h, jusqu'au 14 mai.

EXPOSITION

PLONGÉE DANS L'UNIVERS D'HÉLÈNE LAGNIEU

Douceurs pastel et ambiances marines habitent actuellement les murs de la galerie Atelier Véron.

Entrer dans l'exposition d'Hélène Lagnieu c'est plonger dans les abysses, ceux des océans, ceux du subconscient aussi, forcément. On y rencontre des monstres, bien sûr, mais malgré leur étrangeté on décèle chez eux de la curiosité et de la bienveillance, et si l'on croise parfois leur regard, on pense au vers de Baudelaire : « *Surgir du fond des eaux le regret souriant...* »

Coquillages et crustacés

Car l'artiste a une prédilection pour les profondeurs, surtout marines, où croisent – et se croisent – poissons, minéraux, crustacés, coquillages et coraux, aussi variés et chatoyants qu'au cinquième jour de la Genèse. L'humain n'en est pas absent pour autant, mais surtout dans sa forme féminine : beaucoup de visages de femmes y dansent entre deux eaux, évoquant là encore un vers célèbre, cette fois de Rimbaud : « *La blanche Ophélia flottait comme un grand lys...* », ainsi que le tableau de John Everett Millais qui l'illustre.

Il y a d'ailleurs parfois quelque chose de préraphaélite chez Hélène Lagnieu, mêlé à bien d'autres influences, mais elle a su créer son univers propre, nourri de tout ce qui remonte des profondeurs et qu'elle sait si bien attraper, de son pinceau ou de son crayon-hameçon. Les œuvres exposées en ce moment aux murs de l'Atelier Véron sont toutes sur papier et font appel à des techniques mixtes. La palette est plutôt pastel, les couleurs se fondant dans cette fluidité, cet élément humide qui est leur attribut commun. Quelques sculptures, dont la magnifique *Barque funéraire* réalisée à partir d'une momie de crocodile et de divers éléments organiques, complètent cette passionnante exploration. ●

BÉATRICE DUNNER

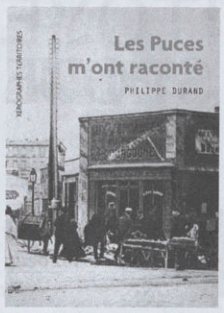


Jusqu'au 25 mai, « Poussière d'étoiles » de Hélène Lagnieu, à l'Atelier Véron, 31 rue Véron (M° Blanche). Du mardi au samedi (11 h- 19 h).

LIVRES

LES PUCES À LA PAGE

Après la porte de Montmartre et la Moskowa, Philippe Durand, habitué des Puces de Saint-Ouen, propose une histoire romancée mais néanmoins historique et très documentée de cet immense marché.



A travers la (fictive) famille Cordouan, toute l'histoire du « *plus grand marché de la brocante et de l'antiquité à ciel ouvert* » défile du XIXe siècle à nos jours. Sans oublier celle de la « zone » des fortifs où tout un peuple de chiffonniers, les fameux biffins, installent leurs abris de fortune, à côté des Gitans et de leurs roulottes.

José « l'ancêtre » et sa femme Agathe « *arpentent la nuit et ramassent tout, objets jetés, chiffons et autres qu'ils revendent* » au père Malbet (personnage réel), « *le récoltant de leur tournée* ». Mais peu à peu, ils vendent de plus en plus directement aux badauds, devenant ainsi les premiers Puciers.

Depuis plus de 150 ans

Les premières cabanes s'érigent, faites de bric et de broc, comme les marchandises qui y sont vendues et qui attirent de plus en plus de chalands. Bientôt le marché s'agrandit malgré les menaces constantes d'expulsion, les autorités souhaitant repousser toujours plus loin ces pauvres qu'elles craignent.

Mais les chiffonniers « *ont pris conscience de leur identité et du pouvoir économique qu'ils représentent et qui font leur force* ». Résultat, ce marché va perdurer avec l'ouverture ensuite du marché Vernaison en 1920 et des suivants, Malik, Biron, Jules-Vallès, Paul Bert... Jusqu'aux Puces actuelles avec leur extension vers la porte de Montmartre et la création du Carré des biffins en 2009. Riche histoire truffée de personnages hauts en couleur et d'anecdotes (la naissance du jazz manouche dans les cafés du quartier avec un certain Django Reinhardt) à lire avant de suivre l'une des visites des Puces que l'auteur propose en mai. ●

SYLVIE CHATELIN

Les Puces m'ont raconté, collection Écritures des territoires, éditions Xérographes. 13 €. L'auteur présentera également son livre au café littéraire du Petit Ney (10 avenue de la porte Montmarte, le vendredi 16 mai à 19 h ainsi qu'au Salon du livre, 26 avenue de la porte Montmartre, le dimanche 25 mai à 15 h. Visite des Puces les samedi 17 et 24 mai, à 11 h (rv devant le Petit Ney).

THÉÂTRE

LA DÉRISION MISE EN SCÈNE

Un nouveau cabaret investit la scène du théâtre de l'Atelier. Avec ses costumes grotesques et sa galerie de personnages exubérants, le spectacle de Valérie Lesort se joue de nos angoisses existentielles.

Les occasions ratées de nos vies, l'amour qui vous file sous le nez, l'angoisse de vieillir et de mourir, la peur de la solitude... Morbide, ce spectacle ? Et bien non. *Que d'espoir ! Cabaret théâtral*, se joue de toutes ces thématiques avec un humour grinçant à souhait. Les costumes et prothèses dont sont affublés les comédiens, exagérant à peu près tous les reliefs du corps humain n'y sont pas pour rien. L'intention de Valérie Lesort, la metteur en scène, reconnue pour son univers particulier et son goût des protagonistes semi-monstrueux : « *Que les personnages se transforment à vue pour devenir, devant les yeux des spectateurs, quelqu'un d'autre, à la manière du jeu Monsieur Patate.* »

Sketches et chansons

Les textes sont issus de l'œuvre du dramaturge israëlien Hanokh Levin, un maître du théâtre de l'absurde. Une douzaine de sketches ont été sélectionnés, entrecoupés d'intermèdes joués et chantés par Charly Voodoo, l'un des artistes travestis du cabaret voisin Madame Arthur. Une galerie de personnages souvent grotesques, parfois attendrissants, toujours exubérants qui renvoient chacun à sa « *misérable condition humaine* ».

Valérie Lesort est sur scène, en alternance avec Céline Milliat-Baumgartner. Outre Charly Voodoo, elles sont accompagnées d'Hugo Bardin (la Paloma de l'émission Drag Race France, également responsable des coiffes type Playmobil que portent tous les personnages) et de David Migeot, au parcours théâtral plus académique. Un casting de choix, constitué de comédiens expérimentés et dont le talent parvient à percer le costume. ●

SANDRA MIGNOT

Que d'espoir ! Cabaret théâtral, jusqu'au 13 juillet, du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 16 h, au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Anvers. billeterie@theatre-atelier.com



David Migeot, Valérie Lesort, Charly Voodoo

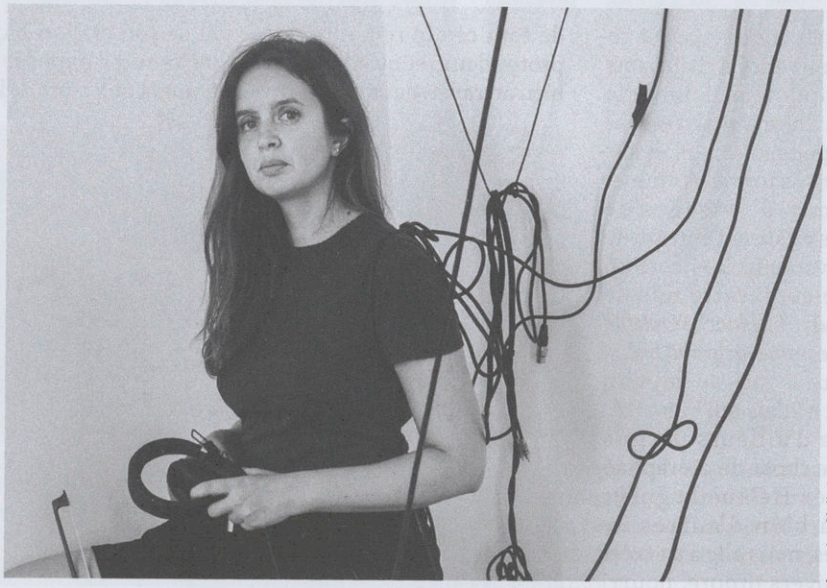
Fabrice Robin

TISSER DU LIEN GRÂCE À LA CRÉATION MUSICALE

Porte Montmartre, la Maison de la musique contemporaine a invité la compositrice Stefania Becheanu à s'installer dans le quartier et à y construire un projet à la fois social et artistique.

« *J'aime créer des ponts entre les gens* » affirme la compositrice d'origine roumaine Stefania Becheanu, une artiste qui travaille autour du son, du corps et de l'espace. L'objectif de sa résidence à la Maison de la musique contemporaine (MMC) est la création d'une pièce musicale performative qui intègrera des habitants et se tiendra le 5 juin à la bibliothèque Jacqueline de Romilly.

Installée dans le quartier porte Montmartre depuis 2021, la MMC a pour mission la valorisation et la promotion de la musique contemporaine, ainsi que sa diffusion auprès de tous les publics *(lire notre n° 299)*. Cette structure nationale anime depuis trois ans, un projet ancré dans le territoire : « *En son(s) quartier* ». Pour Simon Bernard, qui pilote la résidence artistique : « *L'art fait société. Ce projet vise à déplacer l'artiste, à le sortir d'une posture purement artistique pour faire du lien.* »



Lorraine Hellwig

Cantines, création sonore et lecture

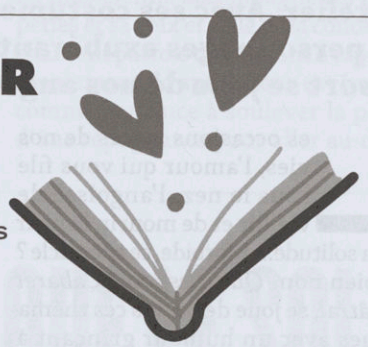
Pour la première fois cette année, la MMC avait confié la sélection de l'artiste en résidence à un jury, composé de représentants des partenaires sociaux, éducatifs et culturels (l'école Françoise Dorléac, l'association Tournesol, le Petit Ney, la bibliothèque Jacqueline de Romilly, l'association Racines barbares, le centre Binet et Les Petits frères des pauvres). « *Nous souhaitions ainsi favoriser une co-construction, une appropriation du projet par les partenaires* », explique Simon Bernard.

Stefania Becheanu a proposé un projet intitulé « Jépapeur », centré sur la thématique de la peur. Cette résidence l'enchante : « *Le projet est très inspirant pour moi car je peux rencontrer tous types de publics. Cela enrichit ma création.* » En effet, la compositrice anime au Petit Ney des cantines participatives roumaines. Elle travaille avec deux classes de l'école Françoise Dorléac ainsi qu'avec les enfants inscrits à un stage de création sonore sur des percussions roumaines pendant les vacances de Pâques. Elle a aussi tendu son micro aux Petits frères des Pauvres et aux femmes migrantes de l'hôpital Bichat. Le 17 mai, elle proposera également un atelier lecture avec les bébés et leurs parents, au Petit Ney.

Chaque atelier est l'occasion pour Stefania Becheanu de collecter des sons qui fourniront la matière de sa création. « *Ce que je veux partager aussi, c'est ma fascination pour les sons, depuis le plus petit, le plus infime,* explique-t-elle. *Si on prête attention, si on tend l'oreille, il y a une musique qui nous entoure.* » Avec chaque groupe qu'elle rencontre, elle échange autour du thème, enregistre les moments de partage, cherche ce qui musicalement apaise, sensibilise sur l'écoute, le sonore. Un mode de création étonnant, dont on a hâte de découvrir le résultat. ● DOMINIQUE BOUTEL

Le 17 mai à 16 h, atelier de lecture bébés/parents au Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre. Le 5 juin à 16 h 30, spectacle de clôture de la résidence à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre.

LE COUP DE CŒUR DES LIBRAIRES



À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à vous proposer. Ce mois-ci, Thibaut, de la librairie Le Pied à terre, nous recommande trois livres.

Ouvert en 2020, le Pied à terre, situé près de Chateau Rouge, a trouvé son public. L'idée, explique Thibaut Willems, l'un de ses fondateurs, était d'en faire un endroit repère dans le quartier, un lieu où se retrouver. Des rencontres avec des auteurs y sont régulièrement organisées.

Thibaut, spécialisé dans les essais, commence par recommander ***Le Monde confisqué*** (2025) chez Flammarion, d'Arnaud Orain, économiste historien qui analyse le retour vers un capitalisme « *de la finitude* », dans lequel les rivalités entre états pour la captation des ressources et pour maintenir des monopoles prennent le pas sur la coopération et l'échange. Paru en janvier, cet ouvrage voit ses analyses confirmées, notamment par les derniers développements de la politique étrangère américaine.

Dans le roman ***La Matinale*** (2025), de Nolwenn Le Blevennec, chez Gallimard, l'auteure et journaliste, résidente du 18e, dresse le portrait d'une journaliste télé au bord de la crise de nerfs et décrit ses personnages et leur monde avec un regard acerbe mais non dénué de tendresse.

Enfin, le roman ***Les Têtes hautes*** (2025), de Martin Thibault, aux éditions Do, raconte les aventures d'un groupe d'ouvriers, dont la cohésion est mise à l'épreuve le jour où le ticket de loterie qu'ils achètent ensemble chaque semaine se révèle gagnant. Nourri par le travail de thèse de l'auteur, sociologue, le roman porte une réflexion sur la valeur des luttes sociales, et sur l'importance du collectif pour chacun. ● JOACHIM JARREAU

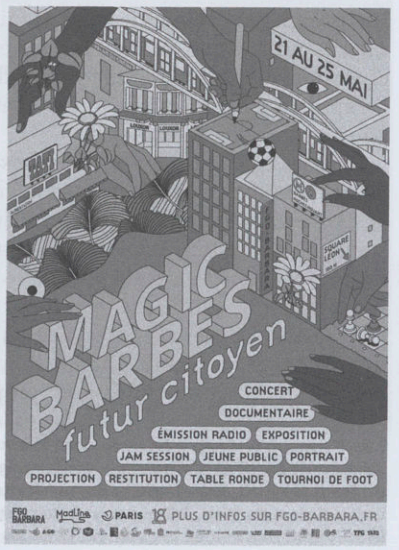
Librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine (M° Château Rouge), ouverte de 10 h à 20 h du mardi au samedi, de 11 h à 20 h le lundi, de 15 h à 19 h le dimanche.

CITOYENS DU FUTUR

Pour sa quinzième édition, le festival Magic Barbès fait la part belle au quartier de la Goutte d'Or et à l'engagement de ses habitants.

« *Nous célébrons celles et ceux qui bâtissent, innovent et transforment le quotidien en moteur d'avenir.* » Voilà l'objectif de l'édition 2025 de Magic Barbès qui aura pour thème « Futur citoyen ». Organisé par FGO-Barbara, le festival débutera le mercredi 21 mai par une émission radio avec l'autrice de *Barbès Blues*, Hajer Ben Boubaker et des enfants du centre social Accueil Goutte d'Or.
La musique sera aussi au rendez-vous avec plusieurs concerts, dont celui du collectif de musique congolais Kokoko! le 23 mai. Le lendemain, la bibliothèque de la Goutte d'Or accueillera une projection du film documentaire *Les Voix croisées* de Raphaël Grisey et Bouba Touré. Les festivités se termineront le 25 avec notamment, un barbecue festif en plein air, puis un atelier rap au square Léon avec la Sierra Prod. ● WILLIAM EVEN

Magic Barbès, du 21 au 25 mai. Programme complet sur www.fgo-barbara.fr

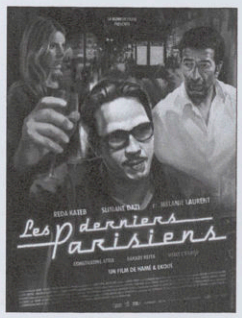


LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LES DERNIERS PARISIENS DE HAMÉ BOUROKBA ET EKOUÉ LABITEY (2016)

Le premier film des deux rappeurs du groupe La Rumeur nous entraîne à Pigalle, un quartier au passé cinématographique fourni. Admirateurs de *Bob le flambeur* et de *Touchez pas au grisbi*, les deux compères rêvaient de filmer cet endroit de Paris qu'ils connaissent bien. Sous leurs yeux, le Pigalle des voyous disparaissant chaque jour un peu plus au profit du SoPi des bobos.



Nasser (Reda Kateb) vient de passer deux ans au placard. Arezki, son frère aîné, patron du bar Le Prestige (dans la vraie vie Le Boucan, 108 boulevard de Clichy) l'accueille dans cet établissement tranquille. Trop pour Nas qui rêve d'y organiser des soirées branchées. Le film tourné principalement sur le boulevard et dans les rues adjacentes le suit dans ses préparatifs en compagnie de son copain Bakary. C'est lui que le spectateur découvre achetant une crêpe dans le bas de la rue Lepic avant de fendre la foule pour retrouver Nasser devant le Moulin Rouge ; ils vont louer une sono au magasin Sound of Music. Juste à côté de la station-service Relais Paris où son frère fait régulièrement le plein. Nasser se dirige vers la rue de Douai. Au 56 se tient le salon Beauté-Bronzage tenu par une amie de son ex. Il part ensuite s'acheter des chaussures de sport rue Dancourt. Le rêve de Nasser tourne court. On le retrouve pensif, assis sur la bordure de la fontaine et à la fin sur un banc de la rue Vauvenargues.

En 2022 le même duo réalise *Rue des dames*. Mia travaille dans une onglerie. Elle peine à joindre les deux bouts lorsqu'elle réalise qu'elle est enceinte. Le film s'attarde sur ces personnes précaires survivant à deux pas du Montmartre touristique. Et qui en sont pourtant si loin. ●

MONIQUE LOUBESKI



MUSIQUE

LE SWING DE RETOUR SUR LA BUTTE

Une soirée jazz manouche animera la rue des Abbesses, sous l'égide de Daniel John Martin.

De leur vivant, le guitariste Django Reinhardt et le violoniste Stéphane Grappelli, les deux rois de la musique dite « manouche » ont habité la butte Montmartre et s'y sont produits de nombreuses fois. Leur esprit y revient le temps d'un premier festival, Swing sur les Abbesses, initié par le violoniste Daniel John Martin, lui-même résident du quartier.

Musicien de stature internationale – il a été élève de Didier Lockwood – Daniel John Martin a créé il y a un an, à Montmartre, un stage (accessible à toutes les bourses) destiné à de jeunes artistes intéressés par le jazz manouche. « *Il y a encore beaucoup de représentants de cette musique en France* », affirme-t-il. Pendant trois jours, dans le presbytère de l'église Saint-Jean, les jeunes stagiaires, venus d'un peu partout dans le monde, découvriront à la fois les techniques de jeu, mais aussi l'histoire de ce jazz bien particulier, avec le musicologue Philippe Baudoin, puis finiront la journée par des jam. « *Ils sont attirés par le séjour à Montmartre où Django et Grappelli ont pas mal traîné* », sourit Daniel John Martin.

Jazz au bar

Cette année, pour aller plus loin, outre la reprise du stage, le violoniste a convaincu les propriétaires de quatre des brasseries emblématiques de la rue des Abbesses, Le Saint-Jean, Le Sancerre, La Mascotte, Le Nazir, d'ouvrir leur salle à la musique vivante. Les artistes invités, confirmés ou émergents, se répartiront dans les quatre lieux le dimanche 18 mai, à partir de 17 h. « *Ma volonté, c'est de proposer une expérience qui soit respectueuse du voisinage. Tous les musiciens joueront en acoustique* », précise Daniel. Cerise sur le gâteau, l'entrée est libre, le public n'est tenu qu'à consommer et applaudir. ● DOMINIQUE BOUTEL

Dimanche 18 mai, à partir de 17 h, au Saint-Jean, au Sancerre, à la Mascotte et au Nazir (M° Abbesses)

CINÉMA

Infiltré chez les Tigres

Little Jaffna sort enfin sur grand écran. Le film, tourné dans le quartier de La Chapelle, se déroule en 2008 et suit un jeune flic en infiltration au sein d'un groupe criminel soutenant l'organisation séparatiste des Tigres de libération de l'Eelam tamoul *(voir notre n° 328)*. Michaël Beaulieu, Français d'origine Srilankaise, va se sentir tiraillé entre la fidélité à ses origines et son devoir de fonctionnaire. Le réalisateur Lawrence Valin, ancien élève de la Femis, qui incarne le premier rôle, est également Français d'origine Srilankaise. Il navigue entre les codes du polar et du blockbuster et un cinéma de l'intime. L'occasion de plonger au cœur d'une communauté parisienne méconnue du grand écran. ● S.M.


Guy Ferrandis

En salles depuis le 30 avril.

MESTRA JÔ-AGNÈS, LA DAME DE LA CAPOEIRA

Depuis trente-deux ans, à travers son association Capoeira Viola, Agnès Brocardi-Alvès essaime ses valeurs humanistes et sportives dans tout l'arrondissement. Elle en est une figure incontournable et indissociable.

Vous avez forcément croisé mestra Jô-Agnès dans le 18e, arc sur le dos - le berimbau - pantalon de capoeira - l'abadá - aux couleurs de son groupe, accompagnée d'une troupe d'enfants, d'adolescents et d'adultes. Celle que les habitants nomment « La dame de la capoeira » commence par une esquive. « *Non je n'ai pas envie de parler de moi*, avoue-t-elle. *Je veux parler de l'association, de Capoeira Viola.* » Quoi de plus naturel finalement pour une maître de capoeira ?

Nous tournerons donc autour de la capoeira, y reviendront toujours, puisque c'est elle qui fait ce qu'est Agnès Brocardi-Alvès aujourd'hui. Elle est au cœur de son être, de son action sociale et de sa transmission. Ce sera la seule façon d'esquisser le portrait de cette combattante, dont l'énergie communicative et les discours engagés ponctuent des cours qui font bien transpirer. « *La capoeira, c'est exceptionnel, c'est un syncrétisme. C'est plus qu'un art martial, c'est une forme qui se transforme en art*, explique-t-elle. *Je me considère comme une* "arthlète", *ou une* "athliste". *Mon projet à l'origine, ce sont des rêves, des idées et des réalisations.* »



Jean-Claude N'Diaye

« La capoeira, c'est une forme qui se transforme en art. Je me considère comme une "arthlète", ou une "athliste". »

Une flamme toujours intacte

À travers quelques rares confidences, on imagine aisément cette jeune fille, née en 1963, sensibilisée tôt à l'injustice et au militantisme. Un esprit de liberté des années 70, des études de sociologie à Nanterre et l'éveil à des expériences d'enseignement parallèle comme le lycée autogéré de Marly-le-Roy auront probablement forgé une conscience du collectif et de l'engagement sur le terrain. Qui va trouver écho dans les terres du Nordeste, lors d'un voyage initiatique.

C'est dans cette province du Brésil qu'elle va s'initier à la capoeira, fusionner ses idées par le corps et l'esprit, et probablement rencontrer son compagnon Meroh Alvès, artiste musicien de talent et complice de toujours. « *Au Brésil, j'ai découvert la capoeira dans un contexte militant*, se souvient-elle. *C'est un outil social qui crée du lien car il accueille tout le monde et on n'a besoin de rien pour la pratiquer. Là-bas, j'ai trouvé une flamme qui ne s'est jamais éteinte.* » En 1993, elle crée donc son association Capoeira Viola. Pourquoi dans le 18e ? « *Parce que c'est là où le logement était le moins cher et c'est là où l'on trouve la mixité, le vivre-ensemble, la combativité et la tolérance.* » La cohésion humaine issue de cet art martial déguisé en danse, son pouvoir sensoriel et originel, se retrouve donc en héritage au cœur de l'action éducative et culturelle de mestra Jô-Agnès.

À la place de l'autre

Ainsi, Capoeira Viola ce sont des cours dans le 18e, mais aussi dans le 91, le 93, le 78, des spectacles de danse, des ateliers de chant, de musique ou d'acrobatie. Sans oublier des voyages organisés au Brésil et au Portugal et surtout l'existence d'une « capoeirathèque », un lieu unique de documentation qu'elle a développé rue Tchaïkovski. Si l'association n'échappe pas aux difficultés conjoncturelles du monde associatif, sa force ne faiblit pas. Elle continue d'imprimer un impact social sur la population locale. Elle a formé, accompagné et vu grandir des milliers de capoeiristes et dispensé autant de cours dans tous les gymnases et les écoles du 18e, de la porte de La Chapelle aux Abbesses en passant par Pajol et Marcadet. Mestra Jô-Agnès et son groupe de capoeiristes, c'est aussi une présence indéfectible aux fêtes de quartiers et aux festivals, dont le sien - Émergence capoeira - qui ambiancera fin juin les arènes de Montmartre. Combien de démonstrations de rue acrobatiques ont enthousiasmé le public, les passants et les touristes ? Quelle place, jardin ou square n'a pas eu droit à sa roda (le cercle où s'affrontent deux joueurs, entre danse et art martial) dirigée par la mestra au son de chants brésiliens ancestraux ?

Comme tous les deux ans, un *batizado* (baptême en VF) se déroulera au gymnase Micheline Ostermeyer, avec une grande roda festive le 31 mai, où seront conviés d'autres capoeiristes amis venus du Brésil, du grand Paris et d'ailleurs. Ce sera une nouvelle occasion pour mestra Jô de nommer malicieusement ses jeunes élèves de leur nom de capoeiriste, de délivrer une première corde et de faire monter en grade les plus avancés, tous impatients de surprendre leur adversaire, d'éprouver et de partager leur style de jeu et leur progression.

Intrinsèquement et de façon beaucoup plus évidente pour les pratiquants, la capoeira diffuse sa spiritualité et ses origines afro-brésiliennes. « *Le regard de la capoeira, c'est le regard de l'opprimé, c'est pouvoir se mettre à la place de l'autre* », explique celle qui a publié en 2001 une thèse intitulée « Africanité et brasilianité de la capoeira : vers une pratique transversale ». Ainsi depuis des siècles, cet art martial mixe, dans l'échange et la confrontation avec un adversaire-partenaire, des valeurs de respect, d'inclusion, de solidarité avec la ruse et la malice, l'improvisation, la rébellion, la liberté et l'effort...

Mestra Jô-Agnès est investie de ce magma et ne cesse de porter et de transmettre ce message de tolérance en luttant contre le racisme. « *Pour moi, Jô c'est la joie, la lutte, les couleurs, l'énergie, les clashs et la motivation*, s'extasie Nathalie, une fidèle depuis 1995 devenue amie. *Ma rencontre avec elle m'a amenée à découvrir le Brésil et à me reconvertir professionnellement en 1998. Je me suis engagée et épanouie en tant qu'éducatrice de rue durant neuf ans dans un quartier du 18e.* » D'autres encore, comme certaines seniors du cours de détente corporelle, disent qu'elles voient maintenant le 18e différemment, au point de s'y attacher à leur tour. Comme quoi, mestra Jô-Agnès et sa capoeira changent bien des regards, y compris sur notre arrondissement. ● JEAN SERILLIN